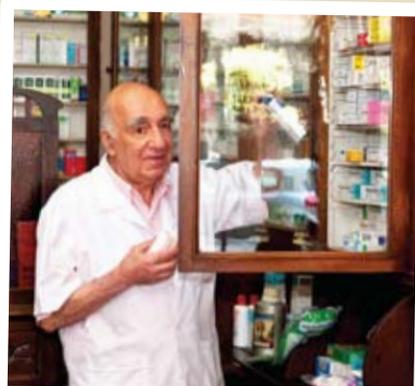




La confiserie Hacı Bekir depuis 1777

(lire la suite page 5)

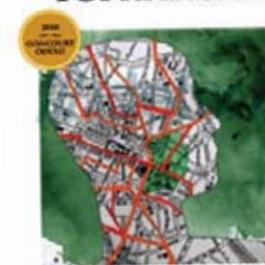
Yeni Moda :
Les coulisses d'une pharmacie aux allures de musée...



(lire la suite page 8)

Michel Houellebecq ou la personnification de la controverse P.11

MICHEL HOUELLEBECQ
HARİTA VE TOPRAKLAR



La première rétrospective d'Elio Montanari à la galerie SALT Galata



(lire la suite page 13)

Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Télécharger les applications iPad et iPhone de notre journal gratuitement.



Un mariage à Aujourd'hui la Turquie !
Toutes nos félicitations à Berk Mansur Delipinar, membre du comité de rédaction et à Sibel Demirci. Nous leur souhaitons un bel et heureux futur ! « Kına Gecesi » P.9

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 103, Octobre 2013

Pierre Loti était aussi photographe

Du 27 septembre au 14 décembre, le lycée français Notre-Dame de Sion consacre une exposition à Pierre Loti, l'occasion de revenir sur l'une de ses pratiques artistiques les moins connues : la photographie.

Pourquoi s'intéresser à cet aspect de l'œuvre de Pierre Loti peu présenté au public ? Anne Baradel, responsable de l'exposition explique : « En 2009, nous avons présenté une exposition, Pierre Loti dessinateur, basée sur le livre rédigé par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier. » À cette occasion, les deux auteurs avaient « redécouvert » des photographies de Pierre Loti et ont réalisé le livre Pierre Loti photographe, sur lequel l'exposition s'appuie.



La photographie fascine Loti en ce qu'elle permet de capturer le réel. Il se met alors à la photographie vers 1890, afin de fixer des lieux, des êtres et des moments qui lui sont chers. Ses clichés ne sont pas destinés à être publiés ou diffusés, il les prend pour son plaisir, pour s'entourer comme il aime le faire, de traces de ses voyages. En fait, la photographie est pour lui un moyen de découvrir le monde tel qu'il est : « Je voudrais que le monde entier vît ce que je vois ». Mais, bien plus qu'une « redécouverte », les clichés de Pierre Loti présentent un intérêt particulier.

(lire la suite page 16)

Un séminaire pour adhérer à l'Europe



Personnalités politiques, experts des relations franco-turques, chefs d'entreprises, économistes et journalistes se sont donnés rendez-vous les jeudi 12 et vendredi 13 septembre à l'occasion du cinquième séminaire annuel de l'Institut du Bosphore. Un sujet était au centre de tous les débats : l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne.

À bien des égards, les relations entre l'Europe et la Turquie sont ténues. Et compliquées. Alors que de nouvelles négociations sur l'adhésion de la Turquie à l'Europe s'ouvriront en octobre, l'Institut du Bosphore – espace d'échanges et de débats, qui a pour vocation de renforcer les liens entre la France et la Turquie – organisait son cinquième séminaire annuel, intitulé "Europe, France, Turquie : l'heure des choix", les jeudi 12 et vendredi 13 septembre, au Grand Tarabya Hotel d'Istanbul.

À cette occasion, Behadır Kaleağası, président de l'Institut du Bosphore, a rappelé l'importance pour la Turquie d'intégrer l'Union Européenne, « alors même que nous fêtons le cinquantième anniversaire des accords d'Ankara, établissant une association entre la Turquie et l'Europe. » « La Turquie doit montrer qu'est bénéfique, utile à l'Europe » a-t-il martelé.

« La Turquie est déjà dans l'Europe » Beaucoup partagent son avis. À com-

mencer par le journaliste Bernard Guetta, membre du comité scientifique de l'Institut du Bosphore. « La Turquie sortira grandie d'une adhésion à l'Europe. Et cette adhésion sera bénéfique aux actuels pays membres de l'Union européenne car, pour s'affirmer sur la scène internationale, l'Europe devra développer des partenariats avec la rive sud de la Méditerranée » a-t-il commenté.

De la même façon, Christian-Victor Boisson, président d'honneur des Conseillers du commerce extérieur de la France (CCCF) plaide « complètement » pour l'entrée de ce pays à majorité musulmane au sein de l'Union européenne. « Et, en ce sens, l'Institut du Bosphore constitue une bonne plateforme d'échanges. La Turquie est déjà dans l'Europe, elle est signataire de la plupart des traités européens » a rappelé ce chef d'entreprise français, devenu Turc. « Peu importe que ce soit un pays musulman, la mixité est l'avenir de tous les peuples. »

(lire la suite page 3)



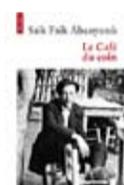
Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Les arbres

Certains lecteurs trouvent bien ennuyeuses les introductions et les préfaces des livres, pourtant tout y est caché. Les parties qui se trouvent au début des livres sont les derniers regards de l'auteur sur ses maux d'accouchements.

(lire la suite page 5)



Recueil de nouvelles de Sait Faik Abasıyanık - les Éditions Bleu Autour

(lire page 12)



« Uns geht es gut, mit oder lieber ohne Merkel ? »*

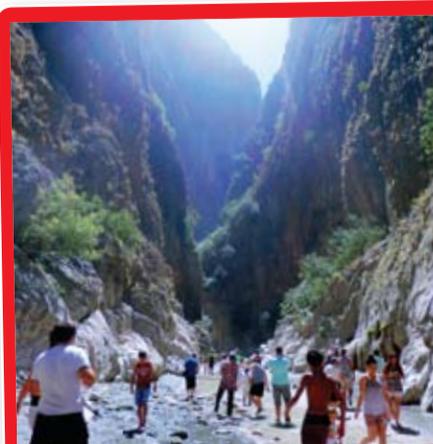
(lire page 2)

Retour sur...

L'Iran et la Russie marquent la rentrée politique, l'édito de Mireille Sadège P.2

La France et la crise en Syrie, un article d'Olivier Buirette P.2

Les feuilles mortes, une tribune d'Ali Türek P.4



Fethiye et sa région : Ôtidentiz, la vallée aux papillons... P.15



Dr. Olivier Buirette

Historien

La France et la crise syrienne

Depuis quelques années maintenant et au-delà de l'alternance politique récente ayant ramené le Parti Socialiste aux affaires depuis mai 2012, la politique étrangère de la France a été particulièrement axée vers des interventions extérieures afin de faciliter des changements de régimes politiques, comme celle menée en Lybie sous la présidence de Nicolas Sarkozy en 2011 dans le cadre des Nations Unies. Plus récemment, il nous faut évoquer celle menée sous la présidence de François Hollande, début 2013, au Mali, afin de rétablir la légitimité d'un État rongé depuis longtemps par une guerre civile menée par des terroristes islamistes. Cette opération est alors réalisée dans un cadre international avec un engagement militaire largement français et non pas cette fois-ci par les Nations Unies, mais au nom de celles-ci et de l'application d'une résolution du Conseil de sécurité. Nous restons donc toujours ici dans le cadre d'une « guerre du droit » ou « au nom de l'application du droit international. »

À présent, toujours dans cette même logique, la France poursuit ce qui semble être un nouvel axe de sa politique étrangère, cette fois-ci en Syrie.

De manière manifeste, cet axe n'est pas politique puisque des gouvernements à la fois conservateurs, comme celui de François Fillon entre 2007 et 2012 ou celui de Jean-Marc Ayrault depuis mai 2012, mènent une même politique interventionniste.

Cela soulève tout de même, sur un moyen terme historique, quelques interrogations.

En effet, l'année 2003 garde encore en mémoire le refus de l'intervention française en Irak avec le grand discours si emblématique du ministre des Affaires Étrangères de l'époque, Dominique de Villepin, le 14 février, au Conseil de sécurité des Nations Unies, expliquant justement la position française, voire européenne, dans le souhait de ne pas intervenir dans un conflit dont la justification pouvait sembler douteuse, notamment à cause de la présence, avérée ou non, des armes de destruction massive. Nous étions alors dans une autre gouvernance, sous la présidence de Jacques Chirac, avec des hommes tels que Jean-Pierre Raffarin en tant que premier ministre ou encore de Villepin, que nous venons d'évoquer, se situant de manière incontestable dans une ligne diplomatique post-gaulliste et donc souhaitant marquer l'indépendance de la France face à la politique menée par les États-Unis.

Si nous observons ce bref survol historique, on constate que, jusqu'à présent, la France a finalement soutenu des interventions qui avaient lieu dans des cadres d'application du droit international par ou pour l'ONU. C'était le cas aussi rappelons-le du premier de ces conflits post-guerre froide, à savoir la première guerre du Golfe, qui se déroula du 2 août 1990 au 28 février 1991. Nous étions alors à la fin de l'existence de l'URSS, mais les États-Unis et leur coalition étaient intervenus dans le cadre là aussi de l'application d'une décision du Conseil de sécurité.

La crise syrienne actuelle ressemble beaucoup plus à la seconde guerre d'Irak en 2003 où, en effet, l'invasion du pays fut menée par une coalition qui devait agir en dehors de l'ONU et avec des accusations d'emploi d'armes de destructions massives qui s'étaient révélées fausses par la suite.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

« Uns geht es gut, mit oder lieber ohne Merkel ? »*

Décus par une campagne électorale jugée médiocre, d'aucuns ont prêté des airs de référendum au scrutin du dimanche 22 septembre. 62 millions d'Allemands étaient appelés à se rendre aux urnes pour exprimer deux voix. L'Allemagne dispose en effet d'un mode de scrutin mixte, procédant pour moitié à un scrutin majoritaire, qui présente l'avantage de faciliter l'élection d'une majorité et ainsi de favoriser l'efficacité du gouvernement, et pour moitié à un scrutin proportionnel, qui permet une meilleure représentation de tous les courants politiques.

Son nom ne figurait sur aucun bulletin, pourtant c'est avant tout l'aura d'Angela Merkel qui semble avoir permis de placer à nouveau l'Union chrétienne-démocrate en tête, loin devant ses concurrents. Si l'on peut parler d'une réelle victoire de la CDU-CSU avec 41,5% des votes exprimés, sans majorité absolue le parti ne peut gouverner seul. Aussi l'heure est aux négociations. Il s'agit de former une nouvelle majorité parlementaire, laquelle élira le chancelier, chef d'une coalition gouvernementale.

Les résultats des élections législatives en Allemagne



Le bal des coalitions est ouvert

En passe de briguer un troisième mandat, l'actuelle chancelière n'ignore rien de ces jeux d'alliances politiques. En 2005, c'est seulement deux mois après les élections fédérales et au terme de six mois d'agitation politique provoquée par des élections anticipées qu'un contrat de coalition est signé entre CDU (35,2%) et SPD (34,2%). Angela Merkel, alors présidente de la CDU, ayant exercé ses premières fonctions ministérielles dans les années 1990 auprès d'Helmut Kohl, est élue chancelière par le Bundestag, prenant alors la tête d'une « grande coalition », alliant les deux partis de rassemblement.

Quatre ans plus tard, c'est avec les libéraux (FDP ; 14,8%) que la CDU (33,8%) choisit de former un gouvernement, le SPD n'ayant obtenu que 23% des suffrages, soit son plus mauvais résultat de l'histoire de la République fédérale. Angela Merkel est réélue, devenant ainsi la première chancelière depuis Konrad Adenauer à diriger deux coalitions différentes. A l'issue de ce deuxième mandat, c'est au tour du FDP de subir une claque électorale : avec seulement 4,8%, les libéraux passent sous la barre des 5% requise pour entrer au Parlement. Ainsi, ni les libéraux, ni le tout nouveau parti « Alternative pour l'Allemagne » (4,7%), ni les Pirates (2,2%) ne seront présents au Bundestag, bien que représentant à eux tous plus de 6 millions de voix.

Au lendemain des élections, plusieurs scénarii sont évoqués : le retour à la grande coalition offrirait l'avantage d'une large majorité, avec 503 sièges (311 CDU-CSU et 192 SPD) au Bundestag. Cette configura-

tion centriste, survenue pour la première fois de 1966 à 1969 avec Kiesinger (CDU) et Brandt (SPD), puis de 2005 à 2009, a déjà su faire preuve de son efficacité. Par ailleurs, des thèmes majeurs de l'actualité ont récemment été évoqués dans les deux camps : prenons pour exemple la question du salaire minimum légal, d'abord avancé par le SPD, puis repris par Angela Merkel, ou encore un projet de régulation dans l'augmentation du prix des loyers. Cependant les deux partis restent opposés sur la question centrale de l'économie, Angela Merkel défendant une politique de rigueur (Sparpolitik) quand les sociaux-démocrates réclament une politique d'investissement, Peer Steinbeck ayant parlé de plan Marshall pour sortir le pays de la crise.

Une coalition entre démocrates chrétiens et verts (8,4%), quoique moins confortable, n'est pas à exclure, surtout depuis que le gouvernement s'est engagé dans la voie de la sortie du nucléaire.

Mais puisqu'à deux reprises prendre part à la coalition s'est soldé par une défaite électorale au scrutin suivant, quel parti prendra aujourd'hui le risque de gouverner aux côtés d'Angi ?

Le résultat de Die Linke (8,6%) compte parmi les surprises de ce scrutin. Une grande coalition de gauche reste pourtant improbable, les sociaux-démocrates et les Verts restant fermement opposés à toute alliance avec ce nouveau parti, tant pour des raisons idéologiques (notamment la question de la sortie de l'OTAN) que personnelles, Die Linke ayant été créé par les déçus du prédécesseur d'Angela Merkel, Gerhard Schröder.

Ainsi, la réélection d'Angela Merkel semble assurée.

« Mutti », reine du compromis

Première femme dirigeante de la CDU, réélue présidente du parti en décembre 2012 avec 97% des voix, sa forte côte de popularité a de quoi rendre jaloux plus d'un dirigeant européen. Si certains lui reprochent son manque d'audace, ce trait de caractère aura finalement fait sa force, en temps de crise les électeurs veulent moins d'une dame de fer aux réformes radicales que d'une « Mutti » prudente. Égal si son parti ne propose pas de programme politique ambitieux, les huit années passées ont un goût de moindre mal. Or, qu'elle le veuille ou non, l'Allemagne occupe aujourd'hui une position déterminante en Europe, aussi ces élections dépassent le cadre national. Plus qu'une tiède *Realpolitik*, la situation économique exige du pays leader de l'Union des décisions politiques franches en matière fiscale et monétaire. Aussi, il ne s'agit pas seulement de savoir si le SPD craint une prochaine déconvenue électorale, mais plutôt s'il est prêt à orienter ce grand et solide navire, prêt à lui faire prendre une direction autre que celle dictée par le seul vent libéral. Si la campagne électorale n'a pas su apporter de réponses claires, on reste en droit de se demander ce que pourra proposer cette nouvelle coalition gouvernementale.

*Nous allons bien, avec ou sans Merkel ?

(« Uns geht es gut, » extrait de la campagne d'Angela Merkel)

* Solène Jimenez



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'Iran et la Russie marquent la rentrée politique

Vers la fin du mois d'août, nous nous retrouvons de nouveau dans un contexte semblable à celui de 2003 où les Américains avaient décidé d'envahir l'Irak contre la menace d'armes de destruction massive de ce pays. Seulement, en 2013 le président Obama n'est pas aussi décidé que G.W. Bush, et la chambre des députés en Grande Bretagne vient de se prononcer contre l'intervention. Quant à la position française elle est passée de farouchement opposée à l'absolue pro-intervention, quand l'Allemagne préfère se concentrer sur son économie. Mais le véritable changement est ailleurs : la position russe qui est allée au-delà d'une simple opposition à l'intervention en proposant une solution diplomatique, peut être provisoire, mais qui nous épargnerait un conflit. Ainsi, grâce à la crise syrienne, mais aussi de par sa puissance énergétique et sa solide croissance économique, la Russie fait son retour diplomatique et militaire dans la géopolitique du Moyen Orient et la Méditerranée, position qu'elle n'avait su retrouver depuis la fin de la guerre froide.

Mais le président Poutine ira plus loin encore : avec sa lettre ouverte aux Américains publiée dans New Times, celui qui incarnerait le despotisme à l'Est, juge alarmant le recours régulier des Américains à l'intervention militaire et ajoute : « Nous devons cesser d'utiliser le langage de la force et reprendre le chemin du règlement diplomatique et politique civilisé ».

Pour le nouveau président iranien Hassan Rohani, les réformes internes nécessaires à la survie de la République islamique sont liées aux relations avec l'Ouest. Avec son ministre des Affaires étrangères, Javad Zarif, le président iranien forme un duo modéré avec une grande expérience de la diplomatie. Leur objectif étant de débarrasser l'Iran de son image actuelle et de renouer les relations avec les États-Unis. Une normalisation des relations entre les deux pays est un enjeu majeur très bénéfique à la stabilisation du Proche-Orient, ceci restant cependant intimement lié à la question du nucléaire. Le nucléaire, c'est justement la carte que M. Rohani veut utiliser pour négocier avec les Américains, il ne s'agit bien sûr en aucun cas d'y renoncer, seulement de le limiter à un usage civil.

Le président iranien annonce la fin des querelles et plaide pour un engagement constructif. Ainsi, en échange d'un compromis sur les questions nucléaire et syrienne, il propose d'aider les Américains à régler les problèmes de la violence et de conflit dans le grand Moyen-Orient. Le président Obama reste prudent mais voit dans cette ouverture une opportunité à ne pas manquer.

La question est de savoir, le retour de l'Iran sur la scène internationale se fera-t-il au détriment de la Turquie ?

Un séminaire pour adhérer à l'Europe

(Suite de la page 1)

« La Turquie n'a pas de raisons d'entrer dans une Europe en crise »

Mais tous ne sont pas d'avis qu'une adhésion de la Turquie à l'Europe serait bénéfique à ce pays situé aux confins de l'Europe et de l'Asie, ni même que celle-ci soit possible.

Si Bekir Ağırdir, directeur général de KONDA, a rappelé le désir très profond de la société turque d'intégrer l'Union européenne, beaucoup estiment qu'il y a peu de chances que le processus aboutisse ; « 75% de la population turque est favorable à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, mais 56% d'entre eux pensent que l'Union européenne n'acceptera jamais, notamment à cause de la religion. »

C'est un fait, « la confiance qu'accordait la Turquie à l'Union européenne a été rompue, car l'Europe n'a pas voulu de la Turquie. La seule façon de retrouver cette confiance est de réactiver le processus d'adhésion » a poursuivi Günter Seufert,

chercheur à l'Institut allemand d'études internationales et de sécurité.

D'ailleurs, tous ne souhaitent pas que le processus d'adhésion soit réactivé. C'est le cas de Soli Özel, Maître de conférences à la Faculté des relations internationales de l'Université Kadir Has et membre du comité scientifique de l'Institut du Bosphore. Pour lui, « il n'y a aucune raison pour que la Turquie souhaite entrer dans l'Europe. D'autant plus qu'il s'agit d'une Europe en crise. »

D'autres ont des points de vue moins tranchés, plaçant la Turquie dans un « entre-deux ». Ceux là souhaitent que la Turquie s'adosse à l'Europe, sans pour autant adopter sa monnaie. Ainsi, Kemal Derviş, vice-président de la *Brookings Institution* et co-président du comité scientifique de l'Institut du Bosphore, « place la Turquie dans une grande Union européenne. » « Il faut sortir de la dynamique de la Turquie qui frappe à la porte de l'Europe. L'économie turque se porte beaucoup mieux qu'il y a dix ans et, du coup, je souhaite

que la Turquie intègre l'Union européenne, mais pas l'eurozone ; que la Turquie suive le modèle de la Grande-Bretagne, ou de la Suède. »

Cette « dynamique » a aussi été critiquée par Karine Berger. La députée du Parti socialiste et membre de la Commission des finances à l'Assemblée nationale a invité la Turquie « à taper davantage du poing sur la table » pour participer plus activement aux prises de décisions au sein de l'Europe. « Peut-être, l'Europe, tournée vers ses propres problèmes, ne s'est pas interrogée sur de potentielles nouvelles alliances. Mais tout se joue maintenant, c'est une question de dialogue. »

Quant à Thierry Repentin, ministre délégué aux affaires européennes, il a indiqué la volonté du gouvernement français d'entretenir de bonnes relations avec ce pays situé à l'autre extrémité du continent européen. « L'adhésion de la Turquie à l'Union européenne est l'un des principaux points de discord entre nos deux pays. Les réticences croissan-



tes du gouvernement français précédent à l'égard d'un nouvel élargissement ont eu des conséquences sur nos relations bilatérales, et sur l'opinion publique. » Pour autant, et alors que de nouvelles négociations sur l'adhésion de la Turquie à l'Europe s'ouvriront en octobre, le ministre a rappelé que « la route est encore longue. » La route est encore longue et tous assurent que l'Institut du Bosphore a un rôle à jouer dans le processus d'adhésion. « Il a d'ailleurs déjà beaucoup contribué à l'amélioration des relations franco-turques » note Kemal Derviş.

Parmi les invités du 5ème séminaire de l'Institut du Bosphore, Alain Frachon, le journaliste au quotidien Le Monde et autrefois correspondant à Téhéran et à Jérusalem, Pascal Boniface et Didier Billion, respectivement directeur et directeur adjoint de l'IRIS, répondent à nos questions concernant l'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne (UE).

Alain Frachon : « le frein à l'adhésion peut être politique, à la lumière des récents développements »

Quels sont donc les freins à l'adhésion de la Turquie ?

Je pense que ce frein n'est pas du tout économique car l'économie turque se porte bien mieux que plusieurs économies de l'UE. Le frein peut être politique, à la lumière des récents développements. Le dynamisme de la démographie turque incite lui aussi les commissaires européens à redoubler de prudence car accepter l'adhésion de la Turquie n'a pas les mêmes retombées qu'accepter l'adhésion d'un petit pays comme la Croatie. Le système des voix au sein de l'UE changera grandement avec une adhésion turque. Le frein est aussi culturel, la Turquie ayant une culture et une religion dominantes différentes de celles des autres membres de l'UE. Le timing peut lui aussi constituer un frein : en effet, le contexte n'est pas idéal pour envisager une nouvelle adhésion de cette envergure, loin de là. L'UE en proie aux difficultés économiques et à la montée de l'euroscpticisme est plus frileuse à se lancer dans « l'aventure turque », surtout au moment où le monde arabe, aux portes de la Turquie, est à feu et à sang.



de politique énergétique commune. Donc, pour mettre en valeur et pour profiter de la place incomparable et irremplaçable de la Turquie dans le domaine énergétique, encore faudrait-il que l'UE elle-même se dote d'une politique énergétique, ce qu'elle n'est pas capable de faire à ce jour. C'est assez déplorable, mais c'est ainsi.

Pendant des années, voire des décennies, tout le monde se posait le problème de l'intérêt de la Turquie d'entrer dans l'UE. Mais de nos jours la question serait : quel est l'intérêt pour l'UE d'avoir la Turquie en son sein ? Il faut remettre sur la table la question des intérêts mutuels objectivement.

D'après-vous, la peur de l'immigration massive est-elle fondée concernant l'adhésion de la Turquie ?

Bien évidemment qu'elle ne l'est pas. Pourquoi des hommes et des femmes émigrent-ils de leur pays ? C'est en général quand la situation économique est déplorable et qu'ils espèrent trouver un meilleur avenir et une vie meilleure ailleurs. Il est inutile de rappeler que l'UE se porte plutôt mal de point de vue économique. En revanche, la Turquie connaît un taux de croissance important. Il est évident que la grande majorité des Turcs voudront rester dans leur pays, il est plus facile de trouver du travail en Turquie qu'au sein de l'UE. Donc le mythe, le fantasme, la peur du travailleur turc qui viendra prendre le travail des européens est totalement faux. C'est pourquoi je parle de fantasmes.

Pascal Boniface : « Il n'y a plus du côté français un refus systématique de la Turquie »

Face aux performances de l'économie turque, il semble que l'UE mette en avant des obstacles de nature politique et culturelle à l'adhésion turque, qu'en pensez-vous ?

L'économie pouvait constituer un problème auparavant. Ce n'est plus le cas. Il est vrai que la Turquie applique le traité de Maastricht mieux que certains pays membres de l'UE. Personnellement, j'ai toujours été un partisan d'une intégration

conditionnelle de la Turquie au sein de l'UE. En tout on peut dire qu'il n'y a plus du côté français un refus systématique de la Turquie comme auparavant. J'estime que si on veut une Europe-puissance nous avons besoin de la Turquie. Parce que la Turquie est un pays qui a une vraie diplomatie. En 2003, elle a refusé, tout comme la France, la guerre en Irak, alors qu'il était beaucoup plus difficile pour la Turquie de



refuser, en raison de ses frontières avec l'Irak ou de ses relations avec les Etats-Unis. Et pour ceux qui disent que la Turquie n'est pas européenne car c'est un pays à majorité musulmane, il faut rappeler qu'en Europe, nous avons des musulmans, que l'Europe est un projet collectif... Aussi, je pense que l'adhésion de la Turquie à l'UE ne peut que la renforcer.

* Clémence Guerrier et Hind Al Aissi

Didier Billion : « Aujourd'hui la question serait : quel est l'intérêt pour l'UE d'avoir la Turquie en son sein ? »

La Turquie ne constituerait-elle pas aussi une aubaine énergétique pour l'UE ?

C'est incontestable notamment en termes de transit énergétique. C'est-à-dire que la Turquie, de par sa position géographique, de part ses relations géopolitiques avec les pays de la région, est un hub d'une valeur incomparable pour les États européens. Mais, premièrement, les États européens n'ont pas compris cette donnée géopolitique pourtant simple à saisir quand on regarde une carte. Deuxièmement, et c'est le plus problématique, l'UE n'a pas



Sophistication des opérations.

TAV Airports sert des millions de passagers et des milliers d'avions dans douze aéroports sur trois continents. Fort de son savoir-faire approfondi, TAV se concentre sur les moindres détails des opérations aéroportuaires afin de fournir le service parfait.

AEROPORT ISTANBUL ATATURK • AEROPORT ANKARA ESENBOGA • AEROPORT IZMIR ADNAN MENDERES
AEROPORT ANTALYA GAZIPASA • AEROPORT DE TBILISSI • AEROPORT DE BATUMU • AEROPORT ENFIDHA-HAMMAMET
AEROPORT MONASTIR HABIB BOURGUIBA • AEROPORT SKOPJE ALEXANDRE LE GRAND
AEROPORT OHRID ST. PAUL L'APOTRE • AEROPORT DE MEDINE • AEROPORT DE RIGA

www.tavairports.com





Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Écoutes téléphoniques et protection des sources journalistiques

Une nouvelle affaire des fadettes au *Monde* ? Pire, le quotidien a en effet révélé le 10 septembre dernier que l'un de ses journalistes avait fait l'objet d'écoutes téléphoniques à la suite d'une plainte avec constitution de partie civile de l'un des membres du « Gang des Barbares ». Ce dernier, condamné en appel, dénonçait une violation du secret de l'instruction du fait de la parution d'un article détaillé sur cette affaire durant son procès. Le juge d'instruction saisi de l'affaire aurait alors ordonné la mise sur écoute de ce journaliste pour connaître l'auteur de ce délit.

Consacrée par l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'Homme, la liberté de la presse est l'une des pierres angulaires d'une société démocratique. Principe fondamental qui ne saurait s'appliquer sans que ne soit garantie la protection des sources journalistiques. Comment concilier des écoutes téléphoniques avec le secret des sources ?

Assurer une protection efficace des sources journalistiques tout en garantissant le secret de l'instruction est une gageure. S'opposent ici deux intérêts légitimes à défendre que sont la liberté de la presse et l'administration d'une bonne justice. Alors qu'il est incontestable que la liberté de la presse ne peut être absolue pour éviter des dérives telle que la diffusion de propos diffamants, la protection des sources se doit de l'être.

En effet, il relève de la responsabilité professionnelle du journaliste de vérifier sa source et non à cette dernière de vérifier la véracité de l'information. Au risque d'être identifiée à l'occasion d'une écoute téléphonique, celle-ci préférera certainement se taire. Les juges de

Strasbourg ont d'ailleurs fort bien résumé cette idée dans l'affaire *Goodwin*, précisant qu'« un informateur pourrait fournir des renseignements de faible intérêt un jour et de grande importance le lendemain. »

La question des écoutes téléphoniques d'un journaliste, telle que révélée par *Le Monde*, s'inscrit pleinement dans la problématique de l'atteinte à la protection de ses sources. Certes, l'article 100-5 du code de procédure pénale dispose qu'« à peine de nullité, ne peuvent être transcrites les correspondances avec un journaliste permettant d'identifier une source en violation de l'article 2 de la loi du 29 juillet 1981 sur la liberté de la presse ». Mais il ne s'agit que de la transcription dans le dossier, la méthode en elle-même n'étant pas prohibée.

Le Législateur s'est en effet risqué à un compromis en adoptant le 4 janvier 2010 la loi relative à la protection des sources des journalistes. Désormais, il ne peut être porté atteinte directement ou indirectement au secret des sources que si un impératif prépondérant d'intérêt public le justifie et si les mesures envisagées sont strictement nécessaires et proportionnées au but légitime poursuivi.

Est-il, dès lors, possible de considérer que la violation du secret de l'instruction relève d'un impératif prépondérant d'intérêt public justifiant des écoutes téléphoniques ?

La Cour de cassation a récemment répondu par la négative, annulant des réquisitions de mise sur écoute d'un journaliste, affirmant ainsi très clairement que la répression d'une violation du secret de l'instruction ne constituait pas un « impératif prépondérant d'intérêt public » justifiant une atteinte au secret

des sources des journalistes (Crim. 6 déc. 2011, n°11-83.970 et Crim. 14 mai 2013, n°11-86.626).

De plus, à considérer que la violation du secret d'une instruction relèverait d'un impératif prépondérant d'intérêt public, difficile à définir, encore faudrait-il que les écoutes téléphoniques soient strictement nécessaires et proportionnées au but poursuivi. Ce nouveau renvoi à des notions, dont l'interprétation est primordiale, ne satisfait pas pour un intérêt démocratique si important.

Or, le projet de loi renforçant la protection du secret des sources des journalistes déposé le 12 juin 2013 à l'Assemblée nationale n'a pas évité l'écueil des notions de nécessité et de proportionnalité. Avec ce projet, une atteinte pourrait être portée à ce secret si elle est justifiée par la prévention ou la répression soit d'un crime soit d'un délit constituant une atteinte grave à la personne ou aux intérêts fondamentaux de la Nation. En supplantant une notion floue par une autre, ce projet ne réalise pas, loin s'en faut, l'objectif de clarification espéré. À cet égard, il serait donc opportun d'instaurer une immunité judiciaire pour les journalistes dans l'exécution de leur mission d'information au public ainsi qu'une protection absolue des sources.

En somme, il est indispensable que le Droit français garantisse aux journalistes le libre exercice de leur mission d'information afin qu'ils puissent jouer leur rôle de « chiens de garde de la démocratie », pour reprendre une expression utilisée par la Cour européenne des droits de l'homme. Les écoutes téléphoniques d'un journaliste contreviennent indubitablement à cette liberté.



Ali Türek

Les feuilles mortes

Personne n'envisageait un tel bouleversement au moment des premiers jours des éclatements dans la région du sud de la Méditerranée.

Depuis la naissance du fameux phénomène que l'on appelle, d'une manière controversée, 'printemps arabe', toute la région a témoigné des problèmes politiques, voir humains liés aux instabilités.

Deux graves exemples de cette période ont été vécus en Egypte et en Syrie, et la situation n'y cesse point de s'accroître.

Elle engendre, de plus et par conséquent, plusieurs critiques concernant l'ordre international, notamment vis-à-vis la mission, le rôle et le pouvoir de l'Organisation des Nations Unies.

Créée en 1945 et l'héritière de la Société des Nations, l'ONU a pour mission de maintenir la paix et la sécurité dans le monde. Elle contribue non seulement à rendre, par principe, le recours à l'usage de force illégale mais aussi illégitime dans les esprits.

Comprenant une structure complexe de prise de décisions, l'ONU, aujourd'hui, est fort critiquée d'être dysfonctionnelle en vertu de sa mission. Le coup d'état qui a suivi la chute du président Moubarak en Egypte où la guerre civile qui continue depuis plus de deux ans en Syrie se trouvent notamment à l'origine de ces critiques.

Pourra-t-elle être effective à rétablir la sécurité dans la région, sera-t-elle capable de réprimer les conflits armés, pourra-t-elle en empêcher d'autres de prendre massivement la vie des milliers de personnes ?

Des questions en l'air... Des réponses cachées dans les balances de forces...

L'ordre international dont les seuls acteurs tout puissants restent les états souverains n'est pas une scène figée. Elle est susceptible de changer. Mais il est vrai que la seule constante du débat n'est rien que le consensus de ces acteurs in(ter)dépendants. C'est ce consensus qui implique, en première vue, la légitimité, donc la continuité efficace d'un système. Pourtant, il est aussi clair et, de plus, primordial que quels que soient le nom ou la nature de ce système international, la suprématie de la paix, de la démocratie et des droits universels de l'homme doivent y régner. Et c'est là où réside la légitimité ultime du vingt-et-unième siècle.

L'organisation ou le nom des Nations Unies, peuvent être modifiés. Mais tout changement apporté devra renforcer sa mission actuelle ; le maintien de la paix.

Il n'y a aucun printemps dans le monde qui serait survivre au temps. On sera bientôt au cœur de l'automne dans cette partie de la terre après un été qui a témoigné la vie et la mort, le décès d'une amie, le mariage de deux autres.

Les feuilles mortes se ramasseront, bientôt, à la pelle, cette fois-ci, non plus à Istanbul, mais à Paris, pour une année de retour à la vie étudiante.

La République, par ailleurs, fêtera, cet automne, son quatre-vingt dixième anniversaire.

Puis, un jour, reviendra le printemps...

'Vive la République'



Eren Paykal

Seulement pour la juste cause

Au moment où ce journal passe entre vos mains, le monde sera partagé entre la satisfaction d'éviter une escalade militaire avec intervention américaine en Syrie et l'inquiétude continue sur le sort du peuple syrien martyrisé, celui qui souffre le plus dans cette guerre fratricide qui anéantit son pays. On peut tous discuter les raisons de ce revers des États-Unis, que ce soit économique ou humanitaire, ou bien une approche nouvelle du Président Obama, dont l'image est fort ternie pour ses prestations internationales. Néanmoins les temps semblent être résolus où l'armée américaine n'attendait qu'un prétexte minime pour faire la pluie et le beau temps dans toutes les parties du globe.

Comme vous le savez sans aucun doute, l'Opération « Juste Cause » était le nom attribué à l'invasion du Panama par les États-Unis à la fin de l'année 1989 par l'un des présidents les plus libérateurs de ce pays, G.W. Bush père. En fait, c'était probablement l'une des rares interventions justifiées, pour avoir renversé un dictateur trafiquant de drogue qu'était Noriega. Le Panama s'est-il mieux porté après l'invasion ? C'est une autre histoire. Il faudrait se pencher sur l'histoire de ce pays grandiose, pour constater que

l'interventionnisme est une habitude des États-Unis. Déjà, en 1846, même pas centenaire, la jeune fédération américaine combattit son puissant voisin méridional, le Mexique. Les États-Unis écrasèrent la fébrile armée mexicaine et annexèrent la moitié du territoire mexicain, environ 1.3 million de km². Ce territoire est maintenant réparti en plusieurs États : la Californie, le Nevada, l'Utah, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, et une partie du Colorado avec toutes leurs richesses incommensurables. Cette éclatante victoire ouvrit la porte aux visées « libératrices » de par le continent américain pour les gringos.

La fin du XIXe siècle et le début du XXe, surtout pour la protection des citoyens et des intérêts américains, virent les troupes américaines débarquer de Buenos Aires en Argentine, à l'Amérique centrale et les Caraïbes (Nicaragua, maintes fois, Haïti, la République dominicaine, la Colombie pour l'établissement du canal et par conséquent de l'Etat de Panama), des confins de la Chine, au Royaume pacifique (dans tous les sens du terme) de Hawaï en le transformant par la suite en une colonie américaine.

La guerre hispano-américaine de 1898 quant à elle, aboutit à transformer sérieusement une puissance régionale

en l'une des puissances dominatrices du monde. En effet, les États-Unis conquièrent Cuba, Puerto Rico, les Philippines, Guam et obtinrent d'importantes concessions économiques et financières.

Le XXe siècle confirma le rôle de première puissance planétaire des États-Unis qui fût, il faut l'admettre, le sauveur de l'humanité durant deux guerres mondiales dévastatrices durant lesquelles l'armée américaine a justement été libératrice et par la suite, la puissance américaine constructive.

Par conséquent, je pense qu'il ne faudrait jamais avoir des préjugés concernant les États-Unis et les accepter tels qu'ils sont, avec leur côté positif et négatif tout en essayant de les comprendre et, s'il le faut, les critiquer d'une façon objective.

Quant aux pays « libérés », il aurait fallu qu'ils résolvent eux-mêmes leurs problèmes, en respectant les droits élémentaires chez eux, en assurant de leur mieux le bien-être de leurs citoyens, en établissant des relations cordiales et coopératives avec leurs voisins, en respectant autrui et en peu de paroles, ne donnant pas le prétexte aux puissances internationales « des justes causes » pour une opération voire, une intervention chez eux...

Hacı Bekir, « un héritage culturel »



Hacı Bekir est une institution à Istanbul. La confiserie au logo rouge, présente à travers quatre magasins dans la ville –deux à Bahçekapı, un à Beyoğlu et un à Kadıköy– continue de jouir d'un grand succès. Avec plus de deux siècles d'activité, la maison a eu le temps de se faire un nom à travers le monde. A l'occasion du Ramadan, on a poussé la porte de la plus célèbre pâtisserie d'Istanbul pour y rencontrer Mme Emine Celâlyan, la descendante d'Hacı Bekir et gérante de la confiserie.



Istanbul comme seul fief

Installé à Istanbul depuis 1777, Hacı Bekir se fait connaître en tant qu'inventeur des loukoums. Il a notamment été le premier à utiliser de l'amidon à la place de la farine pour fabriquer ces sucreries, ce qui d'après Mme Celâlyan « rend possible la fine structure et la résistance du produit. » Bien qu'ayant une renommée mondiale, la pâtisserie Hacı Bekir reste surtout connue comme une « vieille et authentique entreprise stambouliote ». La pâtisserie n'est pas présente dans les autres villes turques, mais ses produits sont exportés dans différents pays, tels que les États-Unis, l'Angleterre, le Japon, Dubaï ou encore la Nouvelle-Zélande. Elle possède également des distributeurs et des partenaires dans certaines villes anatoliennes.

La mode à la Hacı Bekir

Évidemment, parmi tous les produits vendus, ce sont les loukoums qui ont le plus de succès. Ces sucreries traditionnelles aux différentes saveurs ravissent tou-

jours autant les Stambouliotes. Exportés sous le nom de *turkish delight* à travers le monde, les loukoums restent, avec les *hard candy* appelé aussi *akide* en turc, les produits phares de la pâtisserie. On trouve à leur suite des pâtisseries classiques : baklavas, *helva*, pâte d'amande ou encore boissons typiquement turques.

Durant le ramadan, des desserts plus spécifiques sont vendus, notamment les *güllaç* qui sont confectionnés uniquement pendant le jeûne musulman. Cependant, les *turkish delight* restent en tête des ventes durant ce mois de diète.

Hacı Bekir vous accompagne partout

La pâtisserie n'a pas d'organisation particulière durant le Ramadan, à l'exception d'un stand à Sultanahmet, installé par la municipalité pour l'Iftar, la rupture du jeûne. Pour autant, c'est lors de cette période qu'elle fait son meilleur chiffre d'affaire : « nous vendons les mêmes produits, mais nous avons une pleine saison », nous confie Mme Celâlyan. La fête du sucre, qui dure trois jours et suit le ramadan, a été l'occasion pour la pâtisserie de créer un coffret spécial de plusieurs types de sucreries, la coutume étant de rendre visite à ses proches en apportant quelques douceurs.

Le Ramadan n'est pas la seule « pleine saison » pour Hacı Bekir. Comme nous l'explique la gérante, la fête religieuse de *Kurban* –l'équivalent de l'Aïd el Kébir en France– permet de meilleures ventes également, tout comme la fête des mères, et les rituels religieux : mariage, décès, naissance... « Pour chaque occasion, une sorte de sucrerie existe. »



Tradition et authenticité comme fils conducteurs

Mme Celâlyan est catégorique : « en tant qu'entreprise traditionnelle », elle ne voit pas son « affaire comme uniquement une recherche de bénéfices ». La conservation des recettes authentiques de son aïeul est primordiale, autant pour l'image de la pâtisserie que pour la qualité de ses produits. Il y a eu des innovations bien sûr, des recherches de nouvelles saveurs, mais la famille Bekir met un point d'honneur à conserver ses recettes traditionnelles.

Si cette politique peut laisser de la place à la concurrence pour se développer, c'est sans inquiéter la pâtisserie. Comme l'affirme Mme Celâlyan « c'est notre devoir de persévérer pour faire les meilleurs loukoums, même si on ne gagne pas tant d'argent que ça ». Une recette qui fonctionne malgré la concurrence puisque les loukoums sont succulents. Les *Turkish Delight* d'Hacı Bekir portent bien leur nom, et les Turcs le savent.

Préservation d'un savoir-faire

Il n'existe pas de recette magique chez Hacı Bekir. Pourtant, comme nous l'explique la gérante, il n'y a pas que la production qui est traditionnelle, la gestion de l'entreprise l'est également. Étant dans les mains de la même famille depuis plus de deux siècles, certains sont employés de pères en fils chez Hacı Bekir. Il y a cependant plusieurs conditions à réunir pour obtenir les meilleurs loukoums : respecter la recette authentique, utiliser les bons ingrédients, à savoir de l'amidon, du sucre et de l'eau (pour la base) et avoir des artistes en cuisine. Rien que de très normal pour Mme Celâlyan, pour qui « faire des douceurs est un art », et qui finit par nous confesser que « peut-être que l'amour est le secret ! ». Plus de deux siècles d'amour peuvent en effet être à prendre en compte dans le mystère des fameux loukoums d'Hacı Bekir.

La pâtisserie de l'avenue d'Istiklal, comme celle du quartier de Kadıköy, est chaleureuse. Aux murs s'affichent des gravures des différents logos du magasin, ainsi que des vieux papiers administratifs attestant de l'ancienneté du commerce familial. Les grands boccas refermant toutes sortes de hard candy forment un camaïeu de bleu, de vert sur le comptoir, tandis que trônent dans les vitrines les différentes douceurs que l'on peut emporter ou déguster sur place avec un thé chaud.

* Marie Piessat

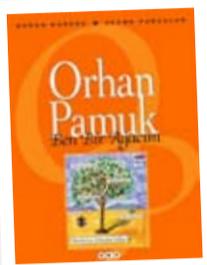


Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Les arbres

Dans une période où l'on parle des arbres, depuis un mois, je me promène avec un livre à la main. Je l'ai porté dans la meilleure partie de mon cartable pendant le voyage, et je n'ai pu m'endormir sans. Ben Bir Ağacım (je suis un arbre) de Orhan Pamuk, aux éditions Yapı Kredi Yayınları.



Le livre se constitue de treize morceaux choisis de ses œuvres déjà publiées, et un passage de son dernier livre Mevlut'un Ortaokul Yılları (les années collège de Mevlut) toujours en cours de rédaction.

Dans son introduction intitulée Okura Not: Kim Anlatıyor? (Note au lecteur : Qui raconte ?) Orhan Pamuk dit : « Etre romancier, c'est l'art de parler de sa propre vie comme de la vie de quelqu'un d'autre et de la vie des autres comme sa propre vie ».

J'avais lu un autre livre de « morceaux choisis » il y a trois ans. Kağıt Helva (*Helva* en feuille) de Elif Şafak aux éditions de Doğan. Elle aussi écrivait dans sa préface



« Ecrire ça veut dire voyager. Etre continuellement en route. Une route qui prolonge vers d'autres siècles, d'autres continents et d'autres vies. »

... Peut-être que je me cherche dans chaque livre » écrivait-elle.

Chaque mois dans mes colonnes, moi aussi, je me cherche en racontant des hommes et des événements. Tout seul ; sans compter la mer et les bateaux. Et aussi parmi les choses les plus importantes des arbres, des papiers, des crayons, des cahiers et inévitablement des ordinateurs.

La vie est pleine de contradictions impitoyables.

Chaque année dans le monde, des milliers d'hectares de forêt brûlent et se réduisent en cendres sans pouvoir se transformer en papiers, en crayons ou en cahiers.

Ouverture imminente de la nouvelle saison artistique d'İş Sanat



Ce lundi 24 septembre, au cours d'une soirée tenue au Radisson Blu Bosphorus

Hotel à Ortaköy, le centre culturel İş Sanat présentait le contenu de sa quatorzième saison culturelle. De novembre à mai 2014 s'enchaîneront concerts de musique classique, musique du monde, danse, poésie et expositions diverses. Une riche programmation qui devrait en satisfaire plus d'un.

En voici un aperçu :
Samedi 2 novembre

L'Orchestre philharmonique Borusan Istanbul, mené par le chef Sascha Goetzl et avec le pianiste Özgür Aydın

J. Brahms Concerto pour piano No.1, Op. 15, en Ré mineur
H. Berlioz Symphonie fantastique, Op. 14
Samedi 23 novembre
Le Quintuor Remember Shakti, jazz sur fond de musique traditionnelle indienne



Vendredi 7 et samedi 3 mars
La Limón Dance Company, compagnie américaine de danse moderne

* Just'in



« À Bilgi, notre objectif est de préserver une culture du libéralisme et des libertés. »



Depuis combien de temps êtes-vous à l'université de Bilgi ?

Je suis arrivé en 1998, après avoir terminé mon doctorat. J'ai commencé en tant que jeune professeur assistant. Cela fait maintenant quinze ans que j'y enseigne, ce qui fait de moi un des plus anciens de Bilgi. J'occupe cependant la fonction de recteur depuis seulement deux ans.

Quelle est la particularité de l'université de Bilgi ?

Bilgi est l'une des premières universités privées de Turquie et, depuis sa fondation, elle s'est occupée d'une position assez unique dans le système universitaire turc. Bilgi a été établie par des leaders intellectuels turcs mécontents de la santé de la démocratie dans leur pays.

Opposés en certains points au fonctionnement des institutions politiques, ils souhaitaient redessiner les contours du système pour le rendre plus démocratique, selon les standards européens. A cet égard, ces universitaires, sensibles et souvent engagés politiquement ou socialement, avaient une conception de l'université bien différente de ceux qui la compare à une « tour d'ivoire », plus proche de celle d'une institution qui touche la société dans son ensemble. En cela, l'indépendance de l'université vis-à-vis de l'État était primordiale.

Je pense aujourd'hui que Bilgi a remporté ce pari. L'université est financée par les inscriptions, dont les frais restent certes relativement élevés.

Sur quelle base est dispensé l'enseignement ? En quoi vous différenciez-vous des autres universités de Turquie ?

Avant tout, l'université se caractérise par cette culture d'indépendance. Bilgi n'a pas hésité à adopter des positions courageuses dans l'histoire de la Turquie. Nous avons par exemple soutenu une conférence sur le génocide arménien et organisé la première conférence sur le problème kurde.

Par ailleurs, nous avons toujours soutenu les filles voilées pendant la période où le voile était interdit partout ailleurs. De nombreux étudiants ont choisi Bilgi pour cette culture libérale.

En ce qui concerne l'enseignement, Bilgi a d'abord été une université de sciences sociales. Ceci s'explique aussi par la localisation de l'université. Nous avons touché les quartiers alentours. Par exemple, l'un de nos premiers campus, qui existe toujours, s'est implanté à Kuştepe, quartier connu pour être mal fréquenté. L'ouverture du campus a changé la vie du quartier. Des cours d'anglais gratuits ont été dispensés aux jeunes du quartier. Les étudiants y ont activement contribué, il était important pour beaucoup d'entre eux de toucher cette population. Ces actions ont créé une culture d'ouverture, d'internationalisation, donnant aux étudiants la possibilité de réaliser des échanges universitaires.

Bilgi n'est plus seulement une université de sciences sociales. D'autres filières s'y développent comme l'école d'architecture. Bilgi correspond aujourd'hui aux standards internationaux. Nous les suivons tout en restant fidèles à notre culture humaniste, démocratique, ouverte et horizontale.

Mais alors, dans une université de culture humaniste, où est la francophonie ?

Elle est un peu partout ! Mais à vrai dire surtout au niveau des académiciens. Il n'y a malheureusement pas d'enseignement en français. On a essayé, sans succès. Il aurait fallu investir beaucoup de personnes pour proposer des programmes uniquement en français. Nous y avons pensé, mais il n'y a que peu d'étudiants qui en font la demande. Néanmoins nous recevons énormément d'étudiants venant d'universités francophones, surtout de France.

Remzi Sanver, recteur de l'université de Bilgi d'Istanbul, l'une des plus grandes universités privées de Turquie, fondée en 1996, nous présente le fonctionnement de l'enseignement supérieur en Turquie en général, mais aussi la spécificité de l'enseignement à Bilgi.

Parmi les enseignants, nous comptons plusieurs francophones ; beaucoup d'entre eux sont issus de Galatasaray, comme moi, de Saint-Benoît, ou de Saint Joseph. On peut penser que le climat général de cette université attire des gens qui ont une culture francophone. Et puis il ne faut pas oublier que nous recevons toujours de nombreux étudiants ayant effectué leur enseignement secondaire au sein d'écoles francophones en Turquie.

Mais il est vrai que la francophonie n'a jamais été une politique menée par l'université.



Remzi Sanver

Votre université s'approche-t-elle du concept de l'université européenne ?

Notre modèle est plus proche de celui des universités anglophones que de celui des universités françaises. Cependant il

faut savoir qu'à l'heure actuelle les universités européennes suivent de plus en plus le modèle américain. Le processus de Bologne n'est autre qu'une standardisation qui vise à rapprocher les universités européennes du système américain. La Turquie participant également au processus de Bologne, on peut dire que nous sommes de plus en plus européens, et en fait plus proche du système américain.

Que pouvez-vous nous dire de la multiplication des universités privées en Turquie et l'employabilité de leurs diplômés ?

Le taux d'accès des jeunes aux études supérieures en Turquie est assez bas comparé à la France. Je pense que le projet des universités privées a été un grand succès. Elles jouent un rôle de poids dans le système turc. Aujourd'hui, il y a un grand nombre d'étudiants qui sans elles n'auraient pas eu accès à l'enseignement supérieur. Pour autant, ces nouveaux diplômés pourront-ils trouver un emploi à la fin de leurs études ? Telle est la question.

L'employabilité est un des objectifs majeurs du processus de Bologne. A ce niveau les résultats ne sont pas excellents, mais ceci n'est pas nécessairement propre aux universités privées et est valable pour beaucoup d'universités publiques aussi. Je pense que le système universitaire turc doit mettre l'accent sur ce problème ; se doter de programmes où les étudiants auraient beaucoup de chances -ou du moins plus de chances- de trouver un travail. A Bilgi, ce problème est beaucoup moins présent qu'ailleurs.

Pourquoi ?

Tout d'abord nous essayons de faire de l'apprentissage d'une langue étrangère une priorité. Ensuite, nous insistons beaucoup sur la méthodologie. Enfin nous tâchons de proposer un enseignement de qualité capable d'apporter des solutions aux problèmes des entreprises.

Comment allez-vous garder la tradition de Bilgi et la faire évoluer ?

A l'administration de l'université, ce que nous nous efforçons de faire est de préserver cette culture libérale. Aussi longtemps que cet attachement aux libertés existera, les membres de Bilgi pourront s'exprimer. Ainsi, l'identité générale de Bilgi ressemble à une sorte d'agrégations des identités de ses individus. Il me semble inapproprié et même dangereux en tant que recteur de dicter une seule et unique ligne de conduite. Nous avons préservé cette culture de libéralisme, de libertés dans le système.

Concernant votre propre carrière, comment voyez-vous les années à venir ? Voilà maintenant deux ans que vous avez été nommé recteur.

Je suis nommé à ce poste pour quatre ans, il m'en reste encore deux. Je ne préfère pas renouveler mon mandat car cela exige de consacrer beaucoup de temps. J'aime beaucoup ce que je fais mais cette responsabilité m'a obligé à arrêter momentanément mes recherches.

Donc, vous continuerez à Bilgi mais en tant que chercheur ?

J'espère bien !

* Dr. Mireille Sadege et Clémence Guerrier et Hind Al Aissi



Nami Başer

Considérations Flou-sophiques

On sait que la philosophie n'est pas populaire comme le sont la littérature, le théâtre, etc. Kant l'a assumé en déclarant qu'elle ne pouvait pas l'être par définition puisque cette activité ne peut donner lieu à des effets immédiats. Déjà, en faisant inscrire à l'entrée de son école - l'Académie - que nul ne pouvait y entrer s'il n'était géomètre, Platon lui avait préparé le chemin.

Mais il faut bien analyser et interpréter ce geste philosophique, sinon on va en donner un commentaire du genre : « la philosophie a des ambitions élitistes, elle ne veut pas se mêler à la populace, elle veut se retirer du monde », etc.

Car qu'elle ne soit pas populiste n'a jamais empêché la volonté d'éducation qui se trou-

« La philosophie est prête à renaître de ses cendres »

ve dans la finalité philosophique. Tous les grands philosophes ont fondé des écoles où ils ont enseigné leurs doctrines, où ils ont témoigné de leurs désirs de partager leurs enseignements. Personne ne voudrait philosopher pour les esprits fantômes.

Il faut rappeler l'origine grecque de la philosophie pour répondre à ceux qui constatent partout une crise de la philosophie. La philosophie fait partie de la culture à laquelle les grecs donnaient le nom de « paideia ». Pédagogue, c'est l'enfant mais c'est aussi l'esclave.

La philosophie c'est cet effort vers la liberté qui transforme un enfant ou un esclave en maître capable de se gouverner sérieusement. Évidemment ceci ne peut pas se faire en un seul jour ni en une seule année. La philosophie exige une ou même plusieurs médiations, un travail patient par lequel on commence à penser par des concepts. (Ce passage par le

concept est un legs de Socrate qui a perdu jusqu'à nos jours puisque c'est encore de la même façon qu'un Gilles Deleuze définit la philosophie).

Reste à constater qu'actuellement il y a une baisse d'intérêt en France ou en Allemagne pour les facultés de philosophie. Soit dit en passant, en Turquie c'est le contraire. Il y a de plus en plus d'étudiants dans les facultés de philosophie. De plus, il y a eu une époque où la philosophie n'existait que dans les universités publiques alors que maintenant les universités privées aussi disposent des chaires de philosophie.

Mais, à notre époque, ce n'est pas seulement à l'école qu'on s'intéresse à la philosophie. Il suffit de consulter Internet, ce merveilleux intermédiaire pour s'apercevoir que les sites philosophiques y prolifèrent et que, parfois, on peut y trouver des renseignements qui

n'existent dans aucun manuel scolaire.

Pour en revenir à la France, prenons par exemple le cas du « Collège international de philosophie » Fondé par Jacques Derrida, Jean Pierre Faye, Dominique Lecourt et François Châtelet en 1983. Cette institution continue à rayonner autour des étudiants comme des enseignants de tout bord, et venant de tous les pays. C'est un exemple que j'ai choisi exprès pour préciser que le 11 septembre de cette année, l'une de ces représentantes, Marie-Claire Caloz Tschopp, est venue en Turquie à l'Université Galatasaray pour un colloque sur Jacques Rancière, philosophe déjà traduit en turc et qui, d'ailleurs, a beaucoup écrit sur ce sujet : le peuple et la philosophie. Donc, c'est un certain repli qui se perd et la philosophie est prête à renaître de ses cendres. Elle ne vit que des menaces de mort et de suicide et de dons partagés.

Le cumul des mandats, acte III

Par 300 voix pour et 228 contre, le projet de loi interdisant le cumul des mandats des parlementaires a été adopté mardi 9 juillet à l'Assemblée nationale. Retour sur une exception française difficile à abolir.

« Dans la politique française, le cumul des mandats est la règle »

La partie n'était pas gagnée d'avance. Comme le soulignait déjà en 1955 Michel Debré, l'un des rédacteurs de la Constitution de la Vème République, la pratique du cumul des mandats est tellement répandue en France qu'elle en est devenue la norme : « Dans la politique française, le cumul des mandats est la règle, c'est pour un parlementaire une infériorité presque insupportable que de ne pas être en même temps chargé d'un mandat local. Telle est la vraie loi ». Il faut sans doute chercher dans les spécificités du système français les causes d'un phénomène qui ne connaît nulle pareille en Europe. Souvent expliquée comme une conséquence de la centralisation française au XIXème siècle, cette pratique s'est renforcée à partir de 1958 pour devenir une constante de la Vème République, en parallèle avec l'instauration d'un régime présidentiel.

Il a fallu attendre les actes de la décentralisation de 1985 pour qu'une première loi entre en vigueur sous le gouvernement de Laurent Fabius pour limiter le cumul du mandat parlementaire. A peine quinze ans plus tard, en 1998, un deuxième projet de loi présenté sous le gouvernement de Lionel

Jospin s'est heurté à davantage de résistances parmi une majorité sénatoriale de droite. Il a échoué à mettre en oeuvre les recommandations du groupe de travail présidé par Philippe Séguin, alors président de l'Assemblée nationale, qui préconisait l'incompatibilité du mandat parlementaire avec les principales fonctions exécutives locales. La loi organique du 5 avril 2000, qui entérine cette deuxième série de restrictions, avait largement été revue à la baisse.

8 députés sur 10 concernés par le cumul des mandats

Malgré ces évolutions législatives, la pratique du cumul du mandat parlementaire n'a pas diminué de manière significative depuis une trentaine d'années. Aujourd'hui, à peine 1/5ème des parlementaires sont titulaires de ce seul mandat, soit 109 députés sur 577 (19%) et 84 sénateurs sur 348 (24%). Le cumul le plus courant concerne les mandats de parlementaire et de maire : ils sont 240 députés et 123 sénateurs à être dans cette situation. Cette « maladie française » ne s'explique d'ailleurs pas tant par l'existence d'un tel phénomène, que par son intensité : chez nos voisins européens, les proportions sont inversées : les parlementaires cumulants représentent au maximum 20% des

chambres nationales, soit parce que le cumul est interdit, soit parce qu'il est très peu pratiqué.

Mettre fin au cumul des mandats : une promesse de François Hollande Cheval de bataille du Parti socialiste, la mise en place d'une loi de non-cumul des mandats était un des engagements de campagne de François Hollande. Dès son arrivée au pouvoir, celui-ci a chargé la commission « de rénovation et de déontologie de la vie publique », présidée par Lionel Jospin, de plancher sur la question. Dans le rapport qu'elle a rendu en octobre 2012, la « commission Jospin » proposait de rendre incompatible le mandat parlementaire avec tout mandat électif autre que le mandat local simple.

L'argument principal avancé par les promoteurs du projet de loi est pragmatique tout autant qu'idéologique : le cumul de plusieurs mandats empêche les parlementaires de s'investir pleinement dans l'exercice de leurs prérogatives nationales, ce qui

présente in fine une menace pour la démocratie. On se souvient par exemple du vote de la loi Hadopi, où seulement 36 députés étaient présents, soit 6,2% d'une Assemblée supposée représenter le peuple... Une manière de confirmer le constat du constitutionnaliste Guy Carcassonne, selon lequel « ce qui manque à l'Assemblée nationale, ce ne sont pas les pouvoirs,



L'Assemblée Nationale

mais les députés pour les exercer ». Si la qualité du travail parlementaire est évidemment tributaire de la présence des principaux concernés en salle, la loi devrait aussi permettre d'apaiser les conflits d'intérêts persistants entre le niveau national et les échelons territoriaux, lors de l'élaboration des lois.

Une difficile abolition

Les tergiversations sur la date d'entrée en vigueur de cette réforme, à l'origine prévue avant les élections municipales de 2014, cachent mal les rebuffades d'une classe politique réticente à mettre fin à cette pratique. Au grand dam des socialistes, le Conseil d'Etat a fini par préconiser une application de la loi en 2017 pour permettre aux députés de terminer leur mandat actuel, et en 2019 pour les députés européens. Le texte adopté le 9 juillet dernier par l'Assemblée nationale interdit ainsi aux députés et sénateurs l'exercice de fonctions exécutives locales. Une mesure à laquelle n'ont pas adhéré les sénateurs qui ont adopté, ce 19 septembre, le projet de loi interdisant le cumul des mandats électifs, mais en s'excluant eux-mêmes du dispositif.

* Alix Maisonnave



Le Sénat

Sende olmayan seni sevmişim.
Belki de olmak istediğin seni sevmişim.
Ve sen olmayan sende her şeyi kaybetmişim.

Elmaz Kocadon

ELMAZ KOCADON
Sevgilim misin?

Bütün Şiirleri, 11 cilt
Bizim Avrupa Yayınları

www.elmazkocadon.com
www.facebook.com/elmaz.kocadon

GREAT PLACE TO WORK TÜRKİYE'NİN EN İYİ İŞVERENLERİ 2013

Çalışanlarımızla 1'iz.

Great Place to Work® Enstitüsü tarafından Türkiye'nin önde gelen şirketlerinin insan kaynakları uygulamaları ve bağımsız çalışan anketleri ışığında çalışanların memnuniyeti değerlendirildi ve Türkiye'nin en iyi işverenleri belirlendi. Araştırma sonucuna göre AXA SİGORTA ailesi olarak 501 ve üzeri çalışan sayısına sahip şirketler kategorisinde Türkiye'nin en iyi işverenleri arasında 1. şirket seçilmenin gururunu yaşıyoruz. Kocaman 1 aile, muhteşem 1 ekip ve 1. şirket AXA'ya güç veren tüm çalışanlarımıza sonsuz teşekkürler.

AXA SİGORTA sigortacılık / yeniden tanımlanıyor

Les coulisses d'une pharmacie aux allures de musée...



Selçuk Özdil est ingénieur et passionné de photographie. Ce natif du quartier de Moda à Istanbul vient de consacrer une exposition photographique à la pharmacie Yeni Moda, à l'occasion du 110e anniversaire de la structure. Un lieu qu'il côtoie depuis son enfance, non seulement pour se soigner mais aussi pour la convivialité de l'endroit, grâce à son propriétaire, le pharmacien Melih Sezer, un homme haut en couleur qui a su donner à cette boutique une identité particulière. Rencontre. Quand on entre dans la pharmacie, on se rend compte que l'ambiance a quelque chose de spécial : le lieu nous fascine avec son atmosphère nostalgique et ancienne.

Nous retrouvons Selçuk Özdil et commence alors notre voyage d'exploration à travers les yeux du photographe. Il nous raconte sa passion pour la photographie et les raisons pour lesquelles il a voulu dédier une exposition à la pharmacie Yeni Moda.

Très jeune, son père lui a acheté un appareil photo. Depuis, il cultive cette passion de l'objectif. Durant ces dernières années, il a développé plusieurs projets d'exposition en collaboration avec d'autres talents de la photographie. Il a voulu dédier sa deuxième exposition personnelle à l'une des figures emblématiques de son quartier, le pharmacien Melih Sezer.

Selçuk Özdil est un habitué du lieu, il y vient régulièrement depuis son enfance. Il y accompagnait souvent son père, qui venait discuter avec le père de Melih Sezer. En effet, Yeni Moda est une pharmacie familiale, elle a été ouverte en 1935 par le père de Melih Sezer. Ce dernier avait quitté le Sud-Est de la Turquie pour s'installer à Istanbul. Mais après le décès prématuré de son père, Melih Sezer n'a pas eu d'autre choix que de reprendre la direction de l'entreprise familiale.

La pharmacie a pu continuer à exister

jusqu'à aujourd'hui grâce à Melih Sezer qui a su associer aux produits chimiques de sa boutique, sa passion pour la musique jazz (sa collection de CD en témoigne), son violon et la poésie (il a publié plusieurs livres et un recueil). Et ce mélange a fait de la pharmacie Yeni Moda un lieu unique.

Pendant toutes ces années, Melih a regardé son quartier et sa clientèle se développer et il a fait la connaissance de celui qui, aujourd'hui, a décidé d'immortaliser sa pharmacie à l'occasion de son 110e anniversaire. Le lien d'amitié et d'affection entre Selçuk et Melih est évident.

Quant à l'objectif de l'exposition, Selçuk Özdil nous l'expose ainsi : créer un album de souvenirs de cet endroit et de la famille Sezer, mais aussi décrire comment ce pharmacien très particulier a su créer un lieu unique qui a désormais toute sa place dans le quartier.

La photographie, comme Selçuk nous l'explique, doit capturer les souvenirs des lieux et des personnages, surtout dans les quartiers historiques d'une ville

comme Istanbul, qui change sans arrêt et oublie parfois son passé. Il est important de ne pas perdre ces richesses pendant la transformation et le développement d'une société. C'est pourquoi, quand Selçuk prend son appareil photo, il essaie d'accumuler le plus grand nombre de souvenirs possible. C'est ainsi qu'il rend hommage

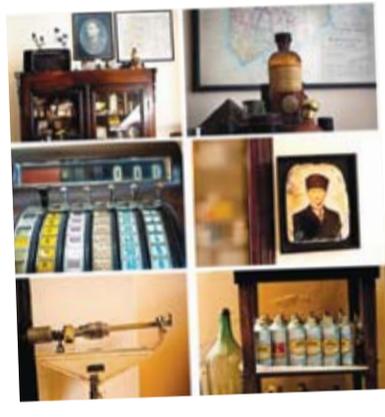
à ce lieu singulier dans le quartier de Kadıköy.

La pharmacie nous apparaît comme un musée précieux à conserver mais, en même temps, nous apprécions la modernité et l'esprit vif de Melih, véritable trésor de ce lieu.

Vers la fin de la conversation, il nous fait passer un cahier où écrire un petit mot pour qu'il puisse se souvenir de notre visite et nous lit un bref poème qu'il a écrit durant notre interview.

Ces bons moments passés avec Melih Sezer nous font comprendre la valeur et l'importance de la pharmacie et les motivations de Selçuk quant au choix de ce sujet pour son exposition.

Selçuk nous confie enfin qu'il a aussi l'intention de créer un livre de photos sur cette exposition, qui a eu un succès inespéré et impressionnant auprès des amateurs de photographie à Istanbul.



Meyhane Meyhane : au cœur de la culture Meyhane

Le Meyhane, c'est toute une tradition, une convivialité, largement exploitée ici à Istanbul. Alors comment reconnaître un bon Meyhane ? Que faut-il pour que soient réunis tous les ingrédients ? Rencontre avec le propriétaire de Meyhane Meyhane, Ahmet Karadayı, et son acolyte Ali Doğan. L'établissement, établi à Kadıköy, n'est ouvert que depuis trois ans, mais figure déjà dans des guides. Et son propriétaire connaît bien, s'il en est un, l'art du Meyhane...

Racontez-nous un peu votre parcours, et ce qui nous a mené à ouvrir votre Meyhane restaurant

Je suis né à Istanbul, à Üsküdar, et j'ai fait mes études au lycée Saint-Joseph. J'ai ensuite étudié la gestion à l'Université d'Istanbul. J'ai passé beaucoup de temps dans des entreprises privées, et j'ai eu l'envie d'être mon propre patron. J'aime la culture Meyhane, le Rakı... Ce fut une évidence. Cela fait trois ans maintenant que nous sommes ouverts.



Ahmet Karadayı



à quelque chose de particulier, on ne le boit pas comme de la bière par exemple. On mange, on discute, tout en buvant doucement. La consommation d'alcool n'est pas la même. Et il y a cette diversité de mezze (hors-d'œuvre turcs, ndlr) à découvrir...

Dans un Meyhane, on vient partager la vie. **Qu'est-ce qu'est pour vous la tradition Meyhane, et qu'en reste-il aujourd'hui ?**

Avant les années cinquante, on venait dans un Meyhane pour y passer un court moment : on venait prendre quelques mezze et boire un peu. Il n'y avait d'ailleurs pas autant de hors d'œuvres. Les clients prenaient des petites choses à manger dans la rue et les apportaient dans le Meyhane. Ensuite, ils rentraient chez eux et mangeaient. Le Meyhane était une sorte d'endroit pour l'apéritif. Mais aujourd'hui c'est différent : il y a beaucoup de mezze, de poissons, et on y passe beaucoup de temps.

Quel est votre type de clientèle ?

Nous avons une clientèle variée. L'âge est plutôt compris entre 30 et 50 ans, autant de femmes que d'hommes. Depuis que nous sommes ouverts, la clientèle est présente et afflue. Nous en sommes vraiment contents.

Au début, nous n'avions pas mis le nom de Meyhane, nous étions un simple restaurant, agissant comme un Meyhane. Nous avons travaillé pendant trois mois sans aucune identification. Mais au fur et à mesure, par le bouche à oreille, la clientèle est venue, et nous avons décidé de revendiquer le nom de Meyhane.

Aujourd'hui, il y a de plus en plus de lieux de divertissement : des pubs, des bars, des maisons de dégustation du vin... Quelle est la place d'un Meyhane dans cette diversité ? Qu'a-t-il à offrir de particulier ?

Un Meyhane c'est un endroit où l'on partage les bonheurs comme les malheurs. On y vient pour parler. La culture du Rakı

Comment reconnaître un bon Meyhane ?

Il faut d'abord en essayer plusieurs. Nous avons une bonne connaissance de ces lieux, cela fait longtemps que nous les fréquentons...

Les mezze, la clientèle, l'ambiance, la musique... Il y a beaucoup de paramètres. Lorsqu'on entre dans un Meyhane, on doit se sentir comme à la maison, il faut que ce soit calme. Ce n'est ni un endroit moderne, ni classique. Les lumières sont également très importantes, il faut qu'elles soient tamisées. Quand le client entre ici, il faut qu'il se sente en sécurité, et ce à tous les niveaux. Par rapport au menu notamment, il ne faut pas que le prix soit excessif. Le plus cher, c'est le Rakı bien sûr, parce que c'est fortement taxé.

Enfin, même si c'est évident, les ingrédients des plats doivent être frais... Les mezze sont tellement importants dans un Meyhane.

* **Propos recueillis par Amandine Canistro**
Photo : Ahmet Karadayı, patron du Meyhane Meyhane, et son ami Ali Doğan



Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadj • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0713 I 89645 • www.ajourd'huiatourquie.com • alaturque@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 Istanbul • Tél. 0216 550 22 50 • GSM : 0533 294 27 09 • Fax : 0216 550 22 51 • Genel Yayın Yönetmeni : Hossein Latif • Yazışları Müdürleri : Mireille Sadège, Daniel Latif • Yayın Koordinasyonu : Kemal Belgin • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türe, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Erver Koltuk, Erkan Oyal, Hugues Richard, Hasan Latif, J. Michel Foucault, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Luc Vogin, Merter Özey, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, İnci Kara, Yasemin İnceoğlu • Comité de soutien : Alaattin Büyükkaya, Arhan Apak, Burcu Başak Bayındır, Bülent Akarcalı, Ercüment Tezcan, Hayri Ülgen, Işık Aydemir, İlhan Kesici, Sera Tokay, Şener Uşümezsoy • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Traduction : Trio • Correspondantes : Mireille Sadège (Paris), Daniel Latif (Paris), Sandrine Akrin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Strasbourg, Bruxelles) • Photo : Aramis Kalay • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • Distribution: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), J. Michel Foucault, Erkan Oyal, Merve Şahin.

« Kına Gecesi » : une cérémonie d'adieu au célibat

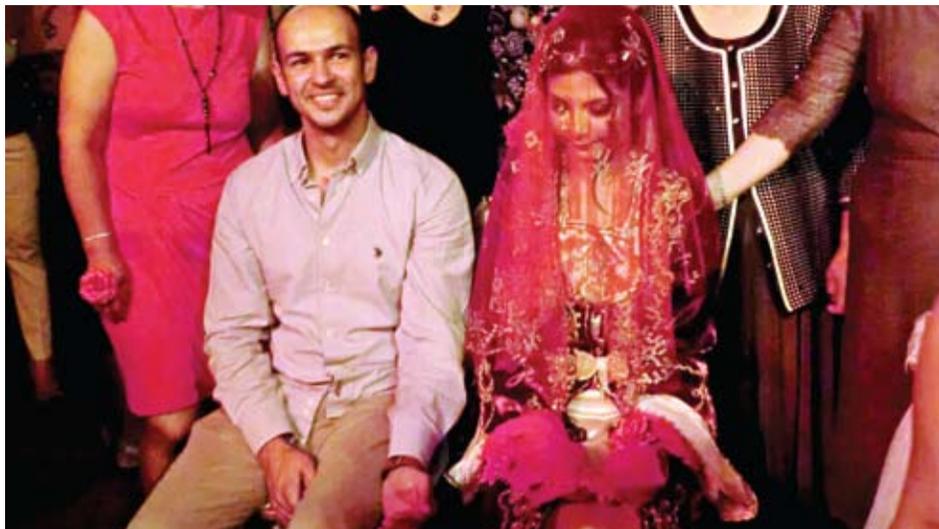
En Turquie, il est très commun de croiser dans la rue de jeunes ou moins jeunes femmes les mains orangées, parfois même brunies, sans que cela ne surprenne personne. C'est qu'il est une tradition qui ne se perd pas dans la culture turque et qui est encore bien présente auprès des jeunes demoiselles : la soirée du henné. Au cours de cette soirée exclusivement féminine, les femmes s'appliquent sur les mains une pâte épaisse bien travaillée : le henné.

Si nous devons faire une comparaison avec une tradition occidentale pour mieux comprendre ce qu'est la Kına Gecesi, nous parlerions du célèbre « enterrement de vie de jeune fille ». Mais la comparaison s'arrête simplement à la signification de cette soirée, puisqu'il s'agit bien dans les deux cas de dire au revoir, pour la jeune fille, à son célibat, et de réaliser sérieusement que bientôt elle sera une femme mariée. Mais à la différence de l'enterrement de vie de jeune fille, la Kına Gecesi est empreinte de tradition, que ce soit les danses qu'y s'y pratiquent, les tenues que l'on porte où les rites qu'on y applique.

De la danse, rien que de la danse

La Kına Gecesi à laquelle nous avons assisté se passait dans une salle de spectacle de Beşiktaş, décorée

pour l'occasion. Les tables avaient été dressées avec au centre quelques victuailles, de quoi faire tenir les danseuses jusqu'au bout de la nuit : börek, köfte, et autres amuses-bouches. Lorsque la musique s'est fait entendre, la future mariée est arrivée dans une



robe noire à traîne, tenue dans laquelle elle avait déjà fait belle impression en accueillant les invités. Se plaçant au centre de la salle sur la piste de danse, elle a commencé à mouvoir son corps, attirant ce faisant une, puis deux, puis une dizaine de femmes, toutes s'invitant dans un espace devenu véritable scène. A partir de ce moment, la musique enivrante a emporté les corps pour de longues heures de danse. La soirée a tout de même été ponctuée par deux moments bien particuliers.

La tradition à l'honneur

Après ces premiers pas de danses, la future mariée a changé de tenue et nous est apparue dans un magnifique costume traditionnel. Elle nous a alors offert de superbes danses, tantôt sensuelles tantôt amusantes, et ce devant une assemblée admirative. Entre deux mouvements, un large et délicieux gâteau arriva. C'était

l'instant pour les futurs mariés - oui, l'homme était présent, les soirées de henné modernes supportent quelques entorses et parfois cela dépend simplement de la région d'où sont originaires les mariés - de découper la première bouchée. Ils se sont alors échangés les fourchettes, ont bu une gorgée de vin à la santé des invités, puis ont tous deux repris le chemin de la piste.

La cérémonie du henné

Enfin, le dernier et certainement le plus attendu moment de la soirée est arrivé : celui de la pose du henné. Le cérémonial autour

de l'événement est impressionnant. La jeune fille avait revêtu son troisième costume, également traditionnel et porté par toute femme au moment de l'application du henné. Sa tête était couverte d'un tissu rouge, qui ne laissait qu'entrevoir son visage. A l'entrée de la pièce où elle se

changeait, les filles de la soirée avaient organisé deux files pour l'accueillir en haie d'honneur. Chacune d'entre elles avait entre ses mains une bougie. Elles ont ensuite accompagné la demoiselle au centre de la pièce, où deux chaises, l'une pour le marié et l'autre pour la mariée, avait été disposées. Là, elles ont entamé une danse enchanteresse. Elles ont tourné autour des chaises, murmurant des chants rappelant le départ imminent du chaleureux foyer familial. Car le but est bien, à ce moment précis, de faire pleurer la mariée. Dès la première larme, la belle-mère a glissé discrètement un cadeau dans la main de la jeune fille, en le couvrant de pâte de henné. La main de la jeune femme s'est refermée, puis a été recouverte d'un morceau de tissu. On fit de même avec la deuxième main. Ensuite, ce fut aux convives d'aller, pour celles qui le souhaitaient, chercher un peu de henné pour se l'appliquer au creux de la main. Quand on sait que cela porte chance, on s'en badigeonne avec plaisir.

Pour la faire tenir, on place autour de la main une sorte de bandeau, qui était ici décoré d'une jolie fleur rouge. Plus on garde ce bandeau, plus le henné imprègne notre peau et reste présent les jours suivants.

Après cette pose de henné, la soirée fut alors officiellement terminée, mais cela n'a pas empêché les jeunes femmes de danser jusqu'au bout de la nuit et de profiter, pour la mariée, de ses derniers moments de célibat.

* Amandine Canistro



Çemberlitaş Hamamı : « un véritable portail vers un orientalisme enivrant »



Imaginé par l'architecte des sultans, le hammam de Çemberlitaş demeure à cet égard résolument l'un des plus beaux d'Istanbul. Depuis sa création en 1584, sur les ordres de Nurbanu Sultan, épouse de Selim II et mère du sultan d'alors, Murad III, et placé sous la direction de Sinan, il a su conserver une atmosphère raffinée, au fil de ses cinq siècles d'existence stambouliote, faisant fi des évolutions architecturales qui l'ont tour à tour transformé.

Et s'il est aujourd'hui majoritairement fréquenté par des touristes, l'âme et les traditions du lieu ont été préservées, formant un véritable portail vers un orien-

talisme enivrant. Femmes et hommes poursuivent ainsi séparément leur traversée vers le bien-être.

Car une fois les portes refermées, enveloppées d'une seule serviette de coton - le pestemal -, c'est dans la chaleur d'une buée douce que les femmes se libèrent de leurs toxines, de leurs peaux mortes, et de leurs angoisses, entre les mains expertes d'une tellak.

Témoignage des splendeurs de l'ère ottomane, la coupole de marbre sculptée de Çemberlitaş, laisse passer à travers ses oculi une lumière tamisée qui éclaire la pierre chaude centrale - göbektaş - où les femmes attendent de se faire masser par d'autres femmes, tandis que les pores se dilatent au milieu de la brume parfumée. Au cœur des vapeurs orientales aux arômes de citronnelle, toute pudeur disparaît, tandis que l'échappée féminine se poursuit par le lavage à la mousse, le gommage - kese -, et de nouvelles ablutions sur les dalles de l'alcôve munie de délicates fontaines murales, avant de s'achever par le bain, dans les deux jacuzzis que propose le hammam de Çemberlitaş.

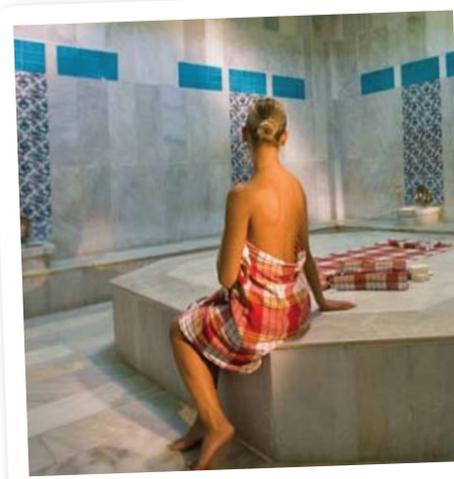
Il est dès lors guère étonnant que l'atmosphère de temps perdus qui règne dans ces 'bains turcs', et le spectacle des corps féminins s'abandonnant à ce rituel millénaire de beauté et de propreté aient inspiré d'illustres peintres, à l'image d'Ingres, Debat-Ponsan et de Gérôme.

Mais outre la beauté des lieux chargés de la mémoire ottomane, outre la délicatesse et de la sensualité qui s'échappent de la demi-pénombre ; le hammam est aussi un lieu de purification, tant physique qu'intellectuelle, où la relaxation

et les bénéfices sur l'organisme lui ont sans surprise octroyé le surnom de 'docteur silencieux'. Et dans cette quête du bien-être et de la détente, le hammam de Ruşen Baltacı a une réputation qui le précède, grâce à son cadre, au savoir-faire de ses employés ou encore de l'accueil.

Ainsi, à l'heure où les salles de bain individuelle tendent à dissiper leur fonction sociale, et où l'on en compte plus que vingt-cinq à délivrer leur chaleur moite - contre les quatre-vingt-quinze historiques qu'Istanbul compta à l'époque Ottomane -, le hammam de Çemberlitaş, aux mains de la même famille depuis plus de 3 décennies, perdure en tant que référence grâce à la fidélité à ses principes. Une philosophie qui fait dire à Ruşen Baltacı que son hammam se doit de rester simple et respectueux de son glorieux passé : « on transpire, on se baigne, on se fait masser ». Et qui ne tombe pas aux sirènes du tourisme, en faisant le choix de conserver les mystères de ses bains en excluant toute promiscuité entre les genres...

* Flore Linet



Kürşat Başar : « Le jazz est un art ouvert, on peut y faire ce qu'on veut, à condition d'y mettre une âme »

Le café de l'Orient de l'Hôtel Pera accueille régulièrement « Kürşat Başar Quartet », pour des concerts intimistes de plus de deux heures. Classiques du jazz revisités, mais aussi musiques populaires, türkü, et même quelques chansons françaises, passent à travers le filtre du saxophone de Kürşat Başar accompagné de ses musiciens, tous très talentueux. Ancien journaliste de Cumhuriyet, Kürşat Başar se consacre désormais à l'écriture et à la musique. Quelques heures à peine avant un de ses concerts, nous l'avons rencontré.



Parlez-nous un peu de votre carrière...

Je suis né à Istanbul mais, mon père étant soldat et se déplaçant beaucoup, j'ai fait ma scolarité dans toute la Turquie. J'ai ensuite commencé par étudier la philosophie à l'Université d'Istanbul. Dans le même temps, j'ai commencé à travailler au journal Hürriyet, pour un supplément dédié à l'art. Et parallèlement, j'ai commencé à écrire des histoires. Mon premier livre, Kış İkindisinin Evinde (Un après-midi d'hiver à la maison), fut publié en 1989 et gagna un prestigieux prix : le prix de littérature Milliyet. A cette période je jouais aussi du piano, de la batterie, mais simplement avec mes amis, en tant que hobby.

Après Hürriyet, j'ai travaillé dans beaucoup de magazines et journaux, j'ai été à l'origine des magazines Aktuel et Tempo.

Ensuite, j'ai commencé mes chroniques. J'ai fait beaucoup de programmes télé et radio. Le mois dernier, j'ai quitté mon poste à Cumhuriyet. Je suis maintenant musicien et écrivain, et je continue également de travailler pour la télé.

D'où vous est venue votre passion pour le saxophone ?

Quand j'avais 15-16 ans, je jouais de la batterie, et j'avais un groupe de musique rock. J'ai ensuite commencé à écouter de la musique jazz. Un ami m'a donné un album de jazz qui m'a vraiment impressionné. J'ai changé mon point de vue musical, j'ai acheté un vieux saxophone et j'ai commencé à apprendre par moi-même. Ensuite, en raison des différents métiers que j'ai eus, je n'ai pas joué pendant longtemps, ou simplement à la maison. Il y a deux ans, j'ai terminé mon émission télévisée et j'ai eu du temps. Par coïncidence, un pianiste très connu en Turquie, Tulu Tırpan, voulait jouer quelque chose avec moi. Nous avons joué dans des clubs de jazz... Et ça a plu ! Ensuite, j'ai rencontré Burçin Büke, fameux pianiste classique, et nous avons décidé de créer un quartet. Les groupes en Turquie ne jouent que des standards de jazz. J'aime beaucoup la musique jazz, mais ces standards sont très américains, et c'est difficile de les ressentir. J'ai souhaité faire quelque chose de notre terre, notre musique, notre philosophie. Notre groupe joue de tout : musiques européennes, musique turque, jazz, türkü... Puis nous avons décidé de faire un album, de cette manière là, en mélangeant musique traditionnelle et musique populaire. L'album est sorti l'année dernière.

Pouvez-vous nous parler un peu de vos musiciens ?

J'ai un quartet avec Burçin Büke au piano, İzzet Hickalmaz à la batterie et Elcil Gurel à la contrebasse. Parfois, des solistes nous accompagnent comme İlhan Şeşen par exemple. Cela fait deux ans que nous jouons ensemble avec mon quartet, et nous avons fait plus d'une centaine de concerts depuis.

Vous êtes journaliste et musicien... Ces deux professions s'influencent-elles l'une l'autre ?

En fait, je suis écrivain et me suis toujours senti écrivain. Mais la musique est aussi présente depuis mon enfance. Le titre de mon dernier livre résume bien ce que je suis : « Une musique dans la tête ».

Depuis quelques années, il y a un regain d'intérêt pour la musique et le jazz à Istanbul. Qu'en pensez-vous ?

Depuis une dizaine d'années, il y a eu un grand développement. Beaucoup d'artistes viennent à Istanbul, pour y donner concerts et spectacles. Beaucoup de musiciens de jazz turcs ont été éduqués en Europe et reviennent au pays. J'aurais espéré qu'ils trouvent une autre manière de faire que de jouer de la musique jazz américaine dans un style ancien en tant que musicien turc. Je trouve que ce n'est pas très logique. C'est bon pour les hôtels, certains lieux de divertissement... Le jazz a cet avantage que c'est un art ouvert, on peut y faire ce qu'on veut. Mais il y a une règle, il faut y mettre une âme.

Est-ce que la ville d'Istanbul vous inspire ?

Bien sûr. Je suis né ici, j'y ai vécu la plupart de ma vie. Je suis amoureux de cette ville, je ne veux pas aller ailleurs.



Voyez-vous une différence entre l'Istanbul de votre enfance et l'Istanbul d'aujourd'hui ?

Il y a plus de monde aujourd'hui, et plus de gratte-ciels, de circulation... mais il n'y a pas une grande différence. Ce sont les mêmes sentiments. Je crois que la vraie différence se trouve entre l'Istanbul d'aujourd'hui et celle de nos parents.

Et au niveau de la vie culturelle ?

Elle est certainement plus cosmopolite aujourd'hui. Mais un peu comme, finalement, à la fin de l'ère ottomane, où beaucoup d'Européens se trouvaient à Istanbul.

Et quel est l'effet du changement d'Istanbul sur votre inspiration ?

C'est difficile de le dire. Par exemple Paris, qui est une autre ville formidable, a gardé son architecture d'origine et vous pouvez sentir beaucoup de choses quand vous marchez dans la rue. Istanbul c'est totalement autre chose : elle change constamment. Cela peut paraître assez négatif, mais d'un autre côté c'est une ville très dynamique. Il se passe toujours quelque chose. C'est une sorte de chaos. Et j'aime bien ça aussi. Parfois, je vais à Barcelone, à Strasbourg, et je me sens bien, relaxé... Mais ensuite Istanbul me manque. Ici, quand je rentre chez moi le soir, j'ai toujours deux ou trois histoires dans la tête.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Amandine Canistro

L'auto a ses emocións que l'ingénieur ne "Seat" point



Le nouveau slogan de Seat pourrait dérouter les fidèles de l'ancienne Espagnole et d'aucuns afficheront leur scepticisme vis-à-vis d'un changement aussi radical. Passer de auto emoción à Enjoynearing est quelque peu dépaysant.

Étymologiquement, la contraction de deux mots enjoy et engineering offre un aspect de la nouvelle Allemande des plus raisonnés : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Autrement dit :

L'auto a ses emocións que ses ingénieurs n'enjoynet point. De surcroît, les allemands raffolent de ce genre de néologisme anglophone...

Mais alors pourquoi un tel changement ? Parce que "peu de gens ont conscience qu'il y a un moteur Volkswagen dedans". En effet, l'auto nous offre une alliance des plus singulières qui pourrait surprendre. Imaginez la combinaison d'un opéra allemand à une salsa espagnole. Ou bien, le temps radieux du Sud associé au plaisir no-limit d'une Deutsche Autobahn. En d'autres termes, une férocité allemande enfouie dans une carrosserie espagnole. Cela revient à quitter l'atmosphère méditerranéenne au ciel azur, ambiance chaleureuse et reposante pour mettre le cap vers une contrée germanique assujettie aux nuages où la fraîcheur rime avec rigueur.

En effet, l'auto nous offre une alliance des plus singulières qui pourrait surprendre. Imaginez la combinaison d'un opéra allemand à une salsa espagnole. Ou bien, le temps radieux du Sud associé au plaisir no-limit d'une Deutsche Autobahn. En d'autres termes, une férocité allemande enfouie dans une carrosserie espagnole. Cela revient à quitter l'atmosphère méditerranéenne au ciel azur, ambiance chaleureuse et reposante pour mettre le cap vers une contrée germanique assujettie aux nuages où la fraîcheur rime avec rigueur.

Un étrange paradoxe qui traduirait un anoblissement de la marque

Le secret de cette alliance repose sur un rapport émotionnel à 60 % et rationnel à 40 %. La Seat Leon Sportive coupé est vraiment sportive lorsque l'on sélectionne le profil "Sport" ; mais reste toutefois raisonnable en proposant les profils de conduite "Normal" et pour les plus sérieux l'option "Éco". Certes, le coupé trois portes a été rabaisé mais il reste statutaire, faisant penser à une Audi avec ses feux LED et ses lignes acérées.

Équipé dans la finition FR, d'un moteur 1.8 TSI de 180ch — commun à l'Audi A3 et la Volkswagen Golf avec un prix beaucoup plus raisonnable, il y a de quoi vous émouvoir. Avec une consommation de 7 litres au 100, cela vous donnera l'envie d'enchaîner les kilomètres en toute sérénité car la voiture, pleine de raison, saura détecter l'arrivée de la fatigue. Son écran tactile avec capteur de proximité alterne l'affichage plein écran et les options lorsque vous en avez besoin. Une voiture branchée qui cependant souhaite "vieillir

sa clientèle" en s'adressant aux jeunes familles mais également aux retraités. Encore un étrange paradoxe qui traduirait un anoblissement de la marque.



En dépit des querelles germano-hispaniques, et contrairement à la plupart des voitures, cette Seat Leon SC parvient à combiner harmonieusement émotion et raison. De cette coalition, résulte le fruit d'une collaboration symbolisant spontanément ce que l'on pourrait appeler "la voiture européenne".

* Daniel Latif

Michel Houellebecq ou la personnalisation de la controverse

On dit souvent qu'on ne discute pas des goûts et des couleurs. En littérature, pourtant, l'auteur Michel Houellebecq nourrit la discorde depuis la publication d'*Extension du Domaine de la Lutte*, ouvrage sorti en 1994 et qui l'a rendu célèbre. Et pour cause : récompensé du Prix Goncourt 2010 pour son roman *Plateforme* et sa critique aussi virulente que perspicace d'une société modernisée et déshumanisée, l'écrivain ne parvient pas pour autant à faire l'unanimité et les critiques ne l'épargnent guère, allant jusqu'à le qualifier de « Baudelaire des supermarchés ».

Considérant que le meilleur moyen de se faire sa propre opinion informée est de lire soi-même M. Michel Houellebecq, je ne peux désormais que me rallier aux critiques déjà multiples à l'égard de sa littérature, que l'on place parfois aux côtés de celle de Balzac ou de Stendhal.

Au royaume des poètes maudits, dont Houellebecq est bien le roi, celui-ci semble pourtant n'avoir que dépit et platitudes à apporter à ses fans qui se comptent désormais en milliers. J'at-

tendais une critique innovante, réfléchie et touchante, une satire profonde d'une société qui a oublié ses fondamentaux, ancrée dans un monde déshumanisé où la valeur productivité règne en maître. J'y ai trouvé avec consternation un amoncellement de propositions, personnages et descriptions insignifiants. Procédés repris avec ténacité par l'auteur qui, vraisemblablement, doit être le seul à ne pas s'en lasser, ils forment selon certains critiques littéraires le « nou-

veau style postmoderne ». Soit. Libre ensuite à chaque lecteur de le rejeter, tout comme je refuse cette sensation d'être prise pour une idiote. Car à lire ses romans au synopsis ridicule et au style plat incapable de se renouveler, le seul désespoir

qui m'envahit est dû à l'ouvrage qui se tient entre mes mains, et non, comme l'auteur le voudrait, à la société pathétique dans laquelle, misérable individu inconséquent, je suis bien obligée

de vivre. Car expliquez-moi comment une introduction de vingt pages décrivant une panne de chauffe-eau dans *La Carte et le Territoire* a pu faire dire à certains qu'il s'agissait là d'un coup de génie ? On peut en dire de même des multiples scènes sexuelles qui jalonnent les romans de Houellebecq, dont on doit au moins reconnaître la grande inventivité, ainsi que dans son dernier recueil de poèmes *Configuration du dernier rivage*, dont un chapitre a ingénument été nommé « Mémoires d'une bite ».

Entre inconséquence des mots de l'auteur et volonté littéraire, il revient donc à chacun de trancher. Une chose est certaine, c'est que M. Houellebecq est un stratège fini, et fait avant tout parler de lui grâce à la provocation. Approuver le tourisme sexuel et se questionner sur l'interdit de l'inceste dans *Plateforme*, qualifier Jacques Maillot, président de Nouvelles Frontières, de « salaud hypocrite et impitoyable », toute attaque est calculée et destinée à attirer la curiosité de nouveaux lecteurs. Si cela ne nour-



rit ni l'intrigue ni une critique globale, on peut être amené à se demander si Houellebecq ne se sert pas de ses ouvrages pour régler des comptes personnels, car on ne se souvient que trop bien des correspondances des Ennemis Publics, petit traité d'égoïsme et coup médiatique réussi pour Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy. Comme il l'affirme avec un certain contentement, c'est un « individu assez méprisable », et qui joue de ce personnage. Dès lors, il peut se permettre d'écrire des propos délibérément choquants tels que « Quand on ne bande plus, tout perd peu à peu de son importance », puisque c'est bien la seule compétence qu'on s'accorde tous à lui donner. Avec plus ou moins d'admiration.

* Caroline Delaire

Le Parc Gezi investit la 13^{ème} Biennale d'Istanbul



Dès la lecture des premières lignes du texte de la commissaire d'exposition de la 13^{ème} Biennale d'Istanbul, Fulya Erdemci, qui figure dans le Guide 2013, nous comprenons vite que cette édition a un parfum de révolte particulier. Le thème de la Biennale, organisée par la Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (IKSV), a été choisi bien avant les événements de cet été, mais il résonne aujourd'hui avec une force surprenante. Tiré d'un livre de Lale Müldür, le titre de la 13^{ème} Biennale d'Istanbul, « Maman, suis-je barbare ? », se veut un point de départ pour questionner le concept de l'espace public en tant que forum politique. A l'origine, l'idée était d'investir largement l'espace public urbain, mais au vu de la contestation populaire de juin dernier, et de sa violente répression policière, la Biennale a opéré un changement radical. Comment réaliser des projets artistiques en extérieur alors que cela demande une autorisation de ces mêmes autorités qui ont réprimé violemment des citoyens venus

s'exprimer dans la rue de manière pacifique ? Le projet a donc été remanié, les œuvres des 88 artistes et collectifs artistiques ont toutes été exposées dans des espaces intérieurs, certaines galeries s'étant ajoutées à la programmation au dernier moment, apportant leur soutien à la vision et à la politique artistique de cette 13^{ème} édition. En plus du lieu principal de la Biennale Antrepo no. 3, les œuvres pourront être visibles

à Galata Greek Primary School, ARTER, SALT Beyoğlu et 5533.

Autre initiative de cette Biennale à souligner et à saluer : l'accent a été mis cette année sur des artistes venant de zones géographiques peu privilégiées dans les grands événements internationaux de l'art contemporain. Ainsi, et ce afin de défier les tendances actuelles qui tendent à exposer majoritairement des artistes européens ou anglo-saxons, la priorité a été donnée à des artistes venant de régions aussi variées que l'Amérique Latine, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et, bien évidemment, la Turquie.

Une Biennale qui se veut audacieuse, problématisant les dichotomies d'une société en pleine transformation, et qui, avant tout, ne veut pas se placer en dehors d'une société mais bien vivre à travers ses développements, évoluer avec ses citoyens et placer l'art au cœur des



changements sociétaux. Voilà qui promet une belle édition 2013.

A noter : pour la première fois, l'entrée à la Biennale est gratuite.

1^{3ème} Biennale d'Art contemporain d'Istanbul

Du 14 septembre au 20 octobre 2013
Antrepo no. 3, Galata Greek Primary School, ARTER, SALT Beyoğlu et 5533

* A. C.

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

Bulletin d'abonnement

12 numéros
60 € Turquie 30 € France 70 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

Le nouveau combat de l'association Nimri

Fondée dans les années 1960, l'Association de Solidarité Nimri est une association stambouliote qui avait pour vocation d'établir un contact entre les habitants originaires du village de Nimri ayant immigrés à Istanbul après l'exode rural des années 50.

Il y a deux ans, la première génération née en ville et âgée aujourd'hui d'une trentaine d'années prend la décision d'organiser un séjour en petit groupe vers ce village où sont nés leurs parents. La motivation de ces jeunes est simple : éloignés du village parce que nés dans les grandes villes, ils souhaitent découvrir leurs racines ainsi que leur culture et rencontrer d'autres jeunes issus du même village.

Le rajeunissement de l'association

Le séjour se renouvelle l'année suivante et, petit à petit, des liens avec l'Association de Solidarité Nimri commencent à se former. Devant cette nouvelle dynamique, une attente se crée chez les Nimrili (nom donné aux villageois) qui souhaitent que cette énergie s'intègre dans l'association et même que ces jeunes prennent sa direction. C'est ce qu'il se passe au printemps 2013. Le comité de direction, à parité hommes/femmes, est composé d'architectes, de commerçants, d'artistes, de professeurs d'université. La présidence est assurée par une femme: Mine Tan Dehmen.

De nouvelles méthodes et un nouvel objectif

Cette nouvelle équipe a sa manière bien à elle de fonctionner et sa propre vision de ce que doit être l'association. Ils utilisent tous les moyens de communication modernes et parviennent à toucher beaucoup de monde ; ils cherchent à élargir le champ de l'association en développant des activités au niveau culturel, historique, social. L'objectif principal de l'association change radicalement puisqu'il n'est plus seulement question de créer un espace de rencontre entre citadins originaires du village. Son but est avant tout de promouvoir les liens entre la ville d'aujourd'hui et ce village lointain, de faire connaître aux jeunes leur culture, de réactiver une mémoire.

Le séjour au village, un retour aux sources de l'alévisme

Cet objectif se concrétise par un séjour annuel à Nimri, projet phare de l'association : « Notre priorité, c'est bien la redécouverte des racines » explique Mine, « la redécouverte de la culture du village, qui est aussi alévie, la socialisation de la jeunesse afin qu'elle se connaisse et le déve-

loppement de la solidarité ». Cette année, ce fut la première fois que le séjour a été organisé dans le cadre de l'association. Un projet que la jeune direction entend mettre au cœur de son action : « Nous estimons qu'il est essentiel de créer un lien avec Nimri. Il faut voir, sentir, matérialiser l'espace dans son esprit » explique Mine. Et pour ce « premier » séjour de l'association, le programme fut assez dense : organisation d'un *cem* (cérémonie



alévie qui consiste à se réunir sous la direction d'un *dede* - c'est à dire un sage - et qui avait déjà été organisée lors du séjour de 2012, et ce pour la première fois depuis 45 ans), organisation de *muhabbet* (dis-

cussions qui s'organisent avant et après le *cem*), d'un sacrifice, d'un atelier sur les plantes médicinales qui existent autour du village, lecture de poèmes et légendes de Nimri, restauration de sources d'eau, organisation d'une *ortak sofr*a (table commune avec spécialités locales), d'une assemblée du village dirigée par l'association et le *muhtar* du village (autorité élue, sorte de président du conseil municipal).

Pour l'association, la redécouverte du *cem* est essentielle : « Le *cem* est un rite important chez les alévis ; il est porteur de toute une partie de la culture alévie, de sa poésie, son courant de pensée... Il y a une grande tolérance dans cette culture et l'objectif n'est pas uniquement de se limiter à la redécouvrir, mais aussi de promouvoir les valeurs universelles qu'elle porte en elle, comme la tolérance, la liberté d'expression, la laïcité, la démocratie. C'est aussi avec cette perspective que nous souhaitons la redécouvrir. Nous voulons promouvoir les valeurs qui sont issues de ce village » précise Mine.

Une participation massive

Les activités se sont concentrées sur trois jours et ont attiré près de 250 personnes, principalement venues d'Istanbul, aux profils très différents : jeunes, familles avec enfants, personnes plus âgées... Certaines personnes n'étaient pas retournées au village depuis près de vingt ans et cela faisait trente ans que Nimri, aujourd'hui habité par une dizaine de personnes de manière permanente, n'avait pas vu autant de monde. Une expérience réussie, qui se renouvellera avec certitude. La jeune direction n'est pas à court d'idées pour continuer cette découverte des racines et pense notamment faire reconstruire d'ici quelques années le *ocak* du village (sorte de yurt en bois où se fait le rite du *cem*), ce dernier s'étant écroulé dans les années 80 du fait du manque d'entretien.

* Amandine Canistro

Sait Faik ou le renouveau de la littérature moderne turque

Si un jour l'envie vous prend de visiter l'île de Burgaz, on ne manquera pas de vous indiquer le musée de Sait Faik Abasiyanik, l'enfant prodige de l'île et monument de la littérature turque nationale né le 18 novembre 1906 à Adapazarı. A l'entrée même de ce musée, dans le jardin, se trouve une statue représentant Sait Faik dans la position qu'il a tant affectionnée et qui le caractérise à merveille, la position d'un homme en constante méditation et réflexion.



En août 1938, Sait Faik achète cette maison sur l'île de Burgaz pour y passer ses étés puis le plus clair de son temps en compagnie de sa mère à partir de 1945. Rénové récemment par *Darışşafaka Society* la maison de l'écrivain est devenue musée et est ouverte au grand public depuis mai 2013. Les visiteurs affluent et ont déjà dépassé les deux mille, ce qui en fait l'une des maisons-musées les plus visitées en Turquie. Le musée permet de mieux connaître la vie de Sait Faik, de

plonger dans l'ambiance dans laquelle travaillait l'écrivain et surtout de pénétrer dans son intimité profonde afin de mieux comprendre ses écrits. En effet, la dite maison, à l'image de son propriétaire, est moderne pour son époque et a été laissée intacte après sa mort. A l'entrée de la maison se trouvent le séjour et la cuisine. Vous pouvez apprécier le sens du détail dans la conservation des bibelots. Au deuxième étage, vous pourrez voir sa chambre et son bureau. Des murs aux couleurs chaudes et apaisantes, des plafonds blancs ainsi qu'un décor sobre vous plongeront tout de suite dans une ambiance calme et paisible recherchée par l'écrivain. Dans chaque pièce, vous trouverez des documents originaux, des papiers personnels ou encore des correspondances préservées et mises à la disposition du grand public. Ces derniers témoignent de beaucoup d'échanges avec un certain nombre d'écrivains et d'artistes. La bibliothèque, où les géants de la littérature russe côtoient les ténors de la littérature française au milieu de livres dédiés, est un vibrant témoignage de son grand intérêt pour la littérature et la culture aussi bien turques qu'étrangères et de l'influence de ces dernières sur ses propres écrits. Ses nombreux voyages et séjours laisseront eux aussi une empreinte indélébile sur ses livres. En effet, il vivra quelques années en Suisse puis trois ans à Grenoble et passera enfin quelques temps à Milan. De retour en Turquie en

1934, il écrit de nombreux poèmes et nouvelles puis son premier recueil d'histoires courtes, *Samovar*, sort en 1936. S'ensuivent alors un certain nombre de livres peignant la vie quotidienne difficile des classes populaires turques. Attiré par la mer, les bateaux et la pêche, il rend hommage à ces personnes simples qu'il tenait en grande estime dans ses livres plongeant le lecteur dans une ambiance particulière qui sent bon l'air marin. Les murs du musée sont ornés d'un certain nombre de citations tirées de ses œuvres et qui permettent aux visiteurs de mieux cerner et comprendre le personnage. Et surtout de mieux apprécier l'apport indéniable de ce grand écrivain à la littérature moderne turque : des nouvelles courtes écrites de manière sévère, poignante, rythmées par des descriptions du monde maritime mais dont l'apport et la réflexion sont indéniablement humanistes. C'est pourquoi en 1953, il sera élu comme membre honoraire de *Mark Twain Society*. Etant un grand buveur, Sait Faik Abasiyanik s'éteint le 11 mai 1954 des suites d'une cirrhose. Après sa mort, sa mère décide de créer un prix annuel afin de récompenser les talents montants de la littérature. Toujours dans cette même volonté de cultiver l'art, *Darışşafaka Society* a installé près de sa bibliothèque un coin de travail où les jeunes et les moins jeunes peuvent venir profiter d'une ambiance calme et studieuse. Des projec-



tions sont aussi prévues afin de faire de ce musée un lieu propice à l'éducation toujours selon la volonté de Sait Faik qui a confié l'ensemble de sa fortune à *Darışşafaka* afin de permettre aux enfants orphelins de recevoir une éducation digne de ce nom.

Un nouveau recueil de nouvelles accessible aux lecteurs francophones

Le Café du coin (*Mahalle Kahvesi en turc*) a été traduit pour la première fois en français par Rosie Pinhas-Depluech. Ce recueil de nouvelles de Sait Faik Abasiyanik vient rejoindre les trois autres déjà publiés par les Éditions Bleu Autour. Paru en 1950, il est considéré comme l'une de ses œuvres les plus abouties. Ses descriptions du monde qui l'entoure sont pleines de beauté, de justesse et s'y ajoute toujours une pointe d'humour qui donne de la légèreté à ces histoires quotidiennes difficiles des classes populaires d'Istanbul et des Îles aux Princes. Enfin, pour la traductrice, l'écriture de l'auteur est aussi un reflet de sa propre vie, entre insularité et vie de marginal à Beyoğlu, comme « une balance entre la terre et la mer au moment de l'embarquement à bord d'un bateau ».

* Ikram Bakkass et Hind Al Aissi

Une exposition promise depuis longtemps

Gülsün Karamustafa est une des artistes les plus connues de Turquie. Pourtant, la galerie SALT ne lui avait encore jamais consacré d'exposition personnelle. Cet impair est désormais réparé ; du 10 septembre 2013 au 5 janvier 2014, la galerie SALT Beyoğlu accueille les œuvres de cette artiste au langage original.

S'il n'y avait qu'un thème à retenir à propos de l'œuvre de Gülsün Karamustafa, ce serait celui de la mobilité. Qu'il s'agisse d'un simple déplacement, de l'immigration, de l'expatriation ou de la relocalisation ; il est toujours question de mobilité dans les œuvres de Gülsün Karamustafa. Du mardi 10 septembre au dimanche 5 janvier, la galerie SALT Beyoğlu consacre une rétrospective à cette artiste et réalisatrice turque, « A Promised Exhibition ». Une exposition promise depuis longtemps. « Il s'agit de l'exposition la plus complète des œuvres de Gülsün Karamustafa à ce jour, tant en Turquie qu'à l'étranger » explique Duygu Demir, l'une des deux commissaires de l'exposition. Et pour cause. De son installation *Mystic Transport* conçue en 1992, à son œuvre *Monument and the Child* réalisée en 2010, en passant par ses *Promised Paintings*,



l'exposition rassemble les œuvres majeures de l'artiste. Si l'exposition ne suit pas un ordre chronologique, elle associe de manière pertinente les différentes thématiques propres à Gülsün Karamustafa. À commencer par la migration des populations des campagnes turques vers les villes. Pour évoquer le sentiment de nostalgie et de fatalisme ressenti par ces « immigrés », Gülsün Karamustafa a représenté des hommes et des femmes aux visages nonchalants et aux yeux vides, semblables à des statues. Le sentiment de mal-être est accentué par le fond rouge ou doré. Puis, l'artiste a collé des objets de la vie quotidienne sur la toile, tels des verres de raki ou des bouquets de fleurs en plastique. **Des œuvres intimes** Les œuvres de Gülsün Karamustafa sont aussi intimement liées à sa vie privée. Après le coup d'état militaire de mars

1971, elle et son compagnon ont été arrêtés par la police pour avoir hébergé des activistes. De cette période ressortira une série de tableaux, montrés pour la première fois au public ici. Gülsün Karamustafa est restée six mois en prison. À sa sortie, elle est privée de passeport, jusqu'en 1986. Ce n'est donc pas un hasard si l'identité et la mobilité sont des thèmes chers à l'artiste. La mobilité est d'ailleurs très bien évoquée dans son installation *Mystic Transport*, réalisée à l'origine pour la troisième biennale d'Istanbul en 1992. Le visiteur est invité à se déplacer parmi différents paniers en métal, dans lesquels sont installés des couvertures colorées. La mobilité du visiteur renvoie ainsi à la propre mobilité de l'artiste, qui a beaucoup voyagé à l'occasion de ses expositions, notamment en Europe. Le thème de l'enfance est aussi très pré-

sent dans l'œuvre de cette artiste née à Ankara en 1946. Par ailleurs, Gülsün Karamustafa interroge les représentations de l'Orient et de l'Occident. Par exemple, dans une série d'installations – *Presentation of an Early Representation* (1996) et *Fragmenting Fragments* (1999) –, l'artiste décompose des peintures de femmes orientales afin d'exprimer à la fois son admiration et sa critique des images orientalistes. Toutes ces thématiques sont traitées par l'artiste à l'aide de différents supports : peintures, collages, installations ou œuvres vidéos. « Gülsün Karamustafa est certainement une artiste emblématique de la nouvelle culture visuelle qui a pris forme dans le pays au début des années 1970 » conclut la commissaire de l'exposition.



« Je photographie les artistes au travail »

Elio Montanari est un artiste qui s'intéresse aux artistes. Depuis trente ans, il photographie les artistes au travail, afin de saisir « le processus de création. » Du mardi 10 septembre au jeudi 26 décembre 2013, la galerie SALT Galata lui consacre sa première grande exposition : « One, No One and One Hundred Thousand ».



« Je prends en photo les artistes au moment où ils installent leurs œuvres pour des événements majeurs de l'art contemporain » explique ce photographe et architecte italien, né à Ravenne en 1944. Ainsi, Rebecca Horn, Dennis Oppenheim ou encore Jannis Kounellis sont passés devant l'objectif d'Elio Montanari. Sur des photographies en noir et blanc, le visiteur peut les voir « au travail », en train de monter leurs propres œuvres pour la biennale de Venise, la Documenta de Kassel ou pour le musée du Jeu de Paume à Paris. « Je photographie les artistes au travail pour capturer le processus par lequel l'œuvre d'art prend forme. Je voulais mettre tout ce processus dans une image » poursuit cet artiste vivant à Istanbul. Et le résultat est saisissant. À travers les quelques 200 photographies présentées par la galerie SALT, le visiteur ressent très bien la passion d'Elio Montanari pour « la beauté des matériaux de travail ». La concentration et la passion propres à chaque ar-

tiste sont saisies par le photographe, de manière très poétique. Et, sans doute, le noir et blanc, largement employé par Elio Montanari, permet de sublimer encore davantage la création artistique.

Photographier le processus créatif

Mais Elio Montanari ne photographie pas uniquement les artistes. Il saisit le processus d'installation d'une œuvre dans son ensemble. Du coup, conservateurs, marchands d'art, assistants artistiques ou encore techniciens apparaissent aussi dans ses clichés. En cela, ses photographies ont une forte valeur documentaire ; elles rassemblent les portraits des professionnels de l'art parmi les plus influents des années 1980 et 1990. Telle la conservatrice de musée Catherine David ou la galeriste Alanna Heiss. Bien plus, les photographies exposées à la galerie SALT renseignent le spectateur sur les liens qui unissent artistes et conservateurs. « C'est un lien spécial » insiste Elio Montanari. Et, petit à petit, à travers les différentes photographies, le spectateur comprend l'importance de ce « lien spécial ». Il comprend comment une œuvre d'art prend forme dans un lieu d'ex-



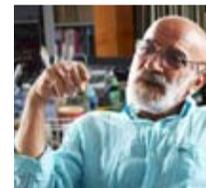
position, et assiste à un processus qu'il ne voit habituellement jamais. Il pénètre dans l'intimité des moments partagés entre les artistes, les conservateurs et les différents assistants. Et, peut-être, là encore, le noir et blanc permet-il de renforcer la dimension intimiste.

Puisque Elio Montanari a photographié le monde de l'art du début des années 1980 jusqu'en 2005, le spectateur peut suivre l'évolution des relations entre artistes et conservateurs. Il peut appréhender comment celles-ci ont évolué avec l'apparition des nouvelles technologies. Car « l'énergie physique et le long engagement consacré à la production créative ont changé avec l'apparition des nouvelles technologies. Certains procédés sont devenus obsolètes avec l'apparition du numérique » commente Elio Montanari. Plus fondamentalement encore, en photographiant ainsi les processus de production d'une œuvre d'art, Elio Montanari s'interroge sur la valeur même de l'œuvre d'art. « La valeur d'une œuvre d'art réside-t-elle dans son processus de fabrication ? » s'interroge le photographe. S'il est difficile de répondre avec certitude à cette question, les photographies d'Elio Montanari constituent certainement... des œuvres d'art.

Agenda culturel Octobre 2013

Saint Benoit

Du 2 octobre au 12 octobre, la galerie du lycée Saint Benoit exposera le peintre Mustafa Ata.



L'exposition *Symphonie en spirale* se fera sous le Haut Patronage de Mme Muriel Domenach, Consule générale de France à Istanbul.

Notre Dame de Sion

Concerts :

Le 4 octobre à 19h30,

Duo flûte et chant – piano

Ipek Avenk à la flûte traversière et au chant et Yann Ollivo au piano.

Le 7 novembre 19h30,

Nikolaos Samaltanos sera sur la scène du lycée pour un récital de piano.

Concert d'ouverture de l'Orchestre Philharmonique d'Istanbul Borusan Mozart (Die Entführung aus dem Serail, K.384),

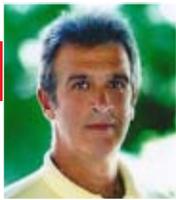
Mendelssohn (Concerto pour deux pianos en E Majeur) et Brahms (Symphonie No.2 en D Majeur, Op.73). Le chef d'orchestre Sascha Goetzl et le duo de piano les Soeurs Güther & Süher Pekinel

Lütfi Kırdar ICEC, 10 octobre, 20h.

Saint Pulcherie

Exposition de photographies *D'un pont à l'autre* d'Emine Akbucak et Tristan Zilberman. Le vernissage aura lieu le jeudi 21 novembre à 18h30 et l'exposition durera jusqu'au 12 décembre, à la galerie du lycée, Od'A ouvroir d'art





Ertuğrul Ünlüsü

Lycée Français Saint Benoît
Professeur d'éducation physique
ertugrulunlusu@gmail.com

La Turquie en trois sujets sportifs

Dans ce numéro, j'ai choisi de parler de trois sujets sportifs différents. En Turquie, le fameux dossier des « matches truqués » a été enfin clôturé, presque deux ans après son ouverture. Après approbation du CAS (Tribunal Arbitral du Sport), l'UEFA a décidé de rayer durant deux ans le Fenerbahçe et un an le Beşiktaş de la Coupe d'Europe. J'avais déjà publié un article à ce sujet et j'en avais été critiqué. Mais malheureusement, le temps m'a donné raison. D'après moi, ces deux clubs ne représentent que la partie visible de l'iceberg. Si on analyse bien la situation et sans prendre position, vous verrez que d'autres clubs pourront les rejoindre.

1- La décision est prise. On ne peut plus rien y changer. Maintenant il faut regarder droit devant nous et voir ce que nous pouvons faire. Fenerbahçe et Beşiktaş doivent mettre à profit leur sentence. Comme je l'avais déjà écrit dans un précédent article, ces clubs doivent former des joueurs. Au lieu de payer chers des joueurs d'un certain âge, ils doivent former les plus jeunes pour les monter dans l'équipe première. C'est en les faisant jouer et en leur montrant leurs erreurs de jeu qu'ils pourront évoluer, s'améliorer. C'est une méthode bien simple qui fera épargner de grosses sommes aux clubs. D'un autre côté, il faudrait que la direction des clubs soit ajustée aux critères de l'UEFA. Pour cela, chaque critère doit être revu un par un. Dans le cas contraire, l'UEFA donnera d'autres sanctions. Enfin, il faudrait tirer avantage de ces sanctions: cela doit permettre aux clubs de réorganiser leur direction et d'améliorer leurs performances sur le terrain.

2-Dopage : sont classées dans la famille des dopants toutes les substances chimiques destinées à augmenter la performance physique. La Turquie voit son nombre de sportifs augmenter en Europe, dans le monde et aux Olympiades. Nous avons des sportifs de haut niveau principalement dans les disciplines telles que l'athlétisme, l'haltérophilie et la lutte. Je me souviens avoir pleuré lorsque nous avons remporté la médaille d'or en athlétisme aux JO de Londres en 2012. Dans cette catégorie, la médaille d'or fut une première en Turquie. Mais le bonheur fut de courte durée. Nos champions furent déclarés dopés.

Analyse du problème : on recherche et détecte des sportifs qualifiés. Dès lors, on vise les championnats du Monde et les Olympiades. On voit les championnats d'Europe comme une transition. Les buts sont atteints et on revient avec les médailles... Malheureusement par voies illégales. À savoir le dopage. Verdict : les médailles sont retirées et les sanctions pleuvent. À ces sportifs s'ajoutent le joueur de la NBA Hidayet Türkoglu qui ne peut plus jouer durant deux ans et Ali Gürbüz, champion de lutte, qui a remporté cette année le traditionnel championnat de lutte de Kirkpınar, vieux de 700 ans. Tout cela nous ouvre les yeux sur un point : nos sportifs internationaux ne sont pas assez suivis ni suffisamment surveillés. Nous voyons aussi que nous n'avons pas pu tirer profit des affaires de dopage précédentes (Süreyya Ayhan et Halil Mutlu). Les dirigeants doivent être mieux formés à ce niveau.

3-Match truqués, dopage, les autorités sportives du monde sont très sérieuses à ce niveau. A cela s'ajoutent encore de nombreux sujets mais je n'ai malheureusement pas l'espace suffisant dans mon article pour les citer. Avec tout cela, espérer obtenir l'organisation des JO de 2020 relevait de l'utopie. Évidemment j'espérais que nous les remportions mais c'est Tokyo qui a été choisi. Dans mon prochain article, je compte parler de Tokyo en espérant qu'il n'y ait pas de sujet d'actualité important. Quelle est leur vision du sport ? Quelles sont leurs attentes ? Je vais faire des recherches.

Je souhaite finir l'article de ce mois avec une courte histoire. Il y avait dans une maison une femme de ménage fainéante. Tout en se plaignant, elle faisait son nettoyage. Mais au lieu de jeter les saletés dans la poubelle, elle les cachait comme à son habitude sous les tapis. Si bien que les années passant, le sol de la maison s'éleva à tel point point que les propriétaires en vinrent à toucher le plafond. S'en rendant compte, le propriétaire vira sa femme de ménage. Mais il lui était bien difficile de nettoyer cette accumulation de saletés et il prit la décision suivante : la maison fut détruite puis reconstruite.



Taraftar Shop Moda : une boutique qui réunit tous les supporters de foot turc

Le salon du barbier Süleyman Berber réunit depuis 20 ans les passionnés de football à Moda. Récemment, il a été en partie transformé en une boutique de vente spécialisée en maillots de football. Nous avons rencontré son responsable, Murat Alkaç, pour en savoir plus.



D'où vous est venue l'idée d'ouvrir une boutique d'accessoires de football ?

En Turquie, le foot est au cœur de toutes les conversations dans les salons de coiffure. Le nôtre est fréquenté par des supporters des trois grandes équipes d'Istanbul. Après avoir beaucoup discuté avec mon cousin, directeur d'un GS Store, nous avons eu l'idée de rapprocher physiquement ces deux commerces si proches dans les mentalités.

Selon vous, qu'est-ce que cela signifie d'acheter le maillot ou l'écharpe d'un club de football ? Pourquoi les gens ont-ils besoin de cela ?

Tout comme moi, les supporters veulent montrer leur fidélité à leur équipe. Elles sont censées bénéficier financièrement de ces achats. D'ailleurs, la plupart du temps, les magasins ne vendent les maillots que d'une seule d'entre elles. Moi, j'ai choisi la « fraternité des couleurs » en vendant les maillots des trois grandes équipes d'Istanbul : Fenerbahçe, Galatasaray et Beşiktaş. Je ne pense pas qu'il y ait d'autres magasins comme ça à Kadıköy.

L'ouverture de votre boutique est relativement récente, avez-vous déjà des clients réguliers ?

Nous avons réussi à toucher pas mal de consommateurs via Internet, avec notre page Facebook « Taraftar Shop Moda », et par le bouche à oreille. Si certains supporters du Fenerbahçe sont un peu froids, plusieurs de Beşiktaş et de Galatasaray nous ont remerciés.

Qui sont les sponsors de ces équipes ? Il s'agit d'Adidas pour le Fenerbahçe et Beşiktaş, et de Nike pour Galatasaray.

Que pouvez-vous nous dire sur l'industrie du football, vous qui en vendez les produits dérivés ?

Les ventes de maillots représentent une importante source de revenus pour les clubs. D'après des enquêtes, les supporters de Galatasaray et de Fenerbahçe représentent au total 45 millions de consommateurs. Le Fenerbahçe, lui, gère très bien ce business. Il dispose d'un grand nombre de points de vente, d'importants stocks et de produits de qualité. Galatasaray, en revanche, est un peu à la traîne. Quoi qu'il en soit, cela serait bien que cet argent soit davantage mis au service du développement du football.

Il y a une concurrence et une lutte grandissante entre les équipes. Qu'en pensez-vous ?

La concurrence est une bonne chose, mais l'atmosphère des matchs de notre jeunesse était différente. La concurrence est devenue de plus en plus violente et c'est bien sûr un problème. À mon avis, ce comportement n'est pas sans lien avec l'attitude des clubs. Ils se satisfont volontiers de cette situation qui leur rapporte d'importants revenus financiers. Spontanément, les relations entre les différents supporters sont cordiales ; je le vois bien par exemple dans mon magasin où nous accueillons à la fois des clients du Fenerbahçe, de Galatasaray et de Beşiktaş.

Quelle est l'origine de cette violence entre équipes et son impact sur l'image de ce sport ?

Cela a certainement un impact très mauvais. Mais cette violence est assez incompréhensible. Quand on regarde les caractéristiques des clubs dans les autres pays du monde, comme en Argentine, en Espagne ou encore en Irlande, on constate souvent des différences de classes sociales ou encore confessionnelles qui expliquent pourquoi ces relations tournent parfois à l'affrontement. En revanche, en Turquie, dans une même famille, chaque membre peut soutenir une équipe différente. Pour cette raison, je pense que seuls les responsables des clubs de foot peuvent être à l'origine de cette violence.

Quelles sont les équipes de foot étrangères les plus appréciées par les Turcs ?

En ce qui concerne les équipes nationales, celles du Brésil et de l'Argentine sont les plus populaires en Turquie. L'Allemagne est également suivie de près grâce à Mesut Özil. Comme clubs, le Real Madrid et le FC Barcelone sont à coup sûr toujours appréciés, ainsi que le Paris Saint-Germain qui l'est de plus en plus.

Pour terminer, que souhaitez-vous au football turc ?

Le football turc offre à ses spectateurs un vrai derby (des rencontres sportives de qualité entre ses grandes équipes, *ndlr*), mais j'aimerais que tous les clubs puissent se doter de bonnes infrastructures, agréables et confortables pour les supporters.

Süleyman Berber, Taraftar Shop,
Moda caddesi no: 61 Kadıköy - Istanbul

Fethiye et sa région : Ölüdeniz, la vallée des papillons, les Gorges de Saklıkent

C'est en l'honneur du pilote Fetih Bey que l'antique Telmessos est renommée Fethiye, au début du XX^{ème} siècle. Cette ville de 30 000 habitants est logée sur une baie fermée par douze îlots et représente une escale idéale pour explorer les alentours : Ölüdeniz et sa vallée des papillons, ou encore les Gorges de Saklıkent.



A Fethiye même, quelques activités sont incontournables. Vous pouvez bien sûr vous embarquer sur une des nombreuses croisières proposées afin de visiter les îlots, ou bien tout simplement opter pour une balade de la ville (des tombeaux confirmant le passé de la Lycie sont présents à quelques pas du centre-ville) et sur le port. La journée peut se terminer en beauté par un dîner dans le charmant marché aux poissons de la ville, qui est tout particulièrement à recommander : vous désignez directement le poisson que vous souhaitez chez le poissonnier de votre choix, puis vous vous installez dans un des restaurants alentours et attendez qu'on vous le cuisine. Une journée pour connaître la ville est suffisante, et c'est bien les alentours de Fethiye qui vous surprendront et vous enchanteront.

Ölüdeniz, carte postale de Turquie

Située au pied du *Baba Dağı* (la montagne de Baba), la plage d'Ölüdeniz offre un paysage charmant. Sable fin, eau turquoise, c'est « la » carte postale de Turquie qui nous laisse imaginer les plus beaux moments de relaxation. Lieu fort touristique, il n'en est pas moins charmant. Peut-être un conseil : ce n'est pas la peine de payer les quelques liras demandés pour accéder au lagon, surpeuplé de monde. Il peut être intéressant de le parcourir, ne serait-ce que pour avoir mis les pieds sur cette « carte postale », réserve naturelle protégée où les constructions sont interdites,

mais la plage publique est tout aussi jolie, l'eau y est tout aussi chaude et transparente, et l'on se sent moins empaqueté.

La vallée des papillons, petit coin de paradis

Mais si vous souhaitez réellement un endroit magique et surprenant, tout en restant dans la cadre charmant d'Ölüdeniz, il est conseillé de prendre la petite embarcation qui part toute les heures de la plage publique pour se rendre à la vallée des papillons (*Kelebek Vadisi*). Le trajet en bateau est en lui-même une petite merveille : vous vous trouvez entourés de montagne, sur une eau cristalline, et en l'espace d'une demi-heure votre esprit est déjà ailleurs. Arrivés sur la crique, l'atmosphère qui se dégage est particulière. Cela a beau être un lieu très touristique, les bateaux de tours ne font souvent qu'une escale, le temps que leurs passagers aient visité la vallée. Mais si vous y restez la journée, vous vous laissez emporter par une plaisante ambiance hippie. Vous pouvez d'ailleurs dormir dans la crique, dans des tentes louées à une petite communauté qui gère bien son affaire. Et c'est certainement cette petite communauté qui contribue à la magie du lieu...



En descendant du bateau et pour commencer l'exploration de la crique, il faut se diriger vers la fameuse vallée des papillons. Selon la période à laquelle vous y passez, il n'est pas certain que vous en apercevrez, mais la balade dans la vallée vaut quoi qu'il en soit le détour. Au bout, une cascade qui, si vous voulez en explorer toute la splendeur, vous demande de la témérité : l'accès à ses hauteurs se fait par une corde suspendue à un rocher, et l'exercice n'est pas banal. Sinon, vous pouvez toujours vous contenter de prendre une douche sous l'eau claire qui s'écoule du rocher, moins spectaculaire mais tout aussi rafraîchissant.

En redescendant la vallée, il faut absolument s'attabler à l'un des petits restaurants installés au bord de l'eau, dans un coin ombragé de la vallée. La nourriture est faite maison, et l'on ressent toute l'ambiance « communautaire ». Pendant que vous dégustez votre *gözleme* merveilleusement préparé par la petite bande, vous pourrez assister à un montage de tentes pour la nuit, ou au spectacle donné par les quelques coqs de la crique.

Après déjeuner, le moment le plus sublime vous attend : une baignade dans la mer. Débarrassé des bateaux de croisières qui souvent ne restent



pas après le début d'après midi, vous vous retrouvez dans un environnement magnifique, qui peut faire penser au paradis : entourés par la vallée verdoyante, vous vous baignez dans une eau sublime, sans trop de touristes sur la plage. Malheureusement, si vous n'y dormez pas, le plaisir est de courte durée, puisque le dernier bateau pour Ölüdeniz est à 18h. Cependant, rien ne vous empêche de profiter un peu plus de cette belle eau une fois revenu sur la plage publique, si vous parvenez à vous accommoder de nouveau aux touristes.

Les Gorges de Saklıkent

Autre site naturel très agréable à explorer : les Gorges de Saklıkent. C'est un véritable plaisir que de se balader une chaude journée d'été dans ses antres, puisque la traversée ne se fait pas sans quelques rafraîchissements. Le début de l'exploration nous donne la cadence : pour accéder à ces gorges, il faut traverser un courant d'eau assez profond, le tout à l'aide d'une corde. Amusant, il met en appétit pour la suite, on se prend très vite au jeu. Pour autant, la promenade qui s'annonce est plus calme, encore que les pieds ne restent pas bien longtemps au sec. Après une bonne quarantaine de minutes, voir plus si on flâne un



peu en se couvrant de boue (beaucoup de marcheurs s'adonnent à la pratique, elle doit donc être assez bénéfique pour la peau), la deuxième partie du périple commence, et celle-là est plus sportive. On se croirait littéralement dans un film d'*Indiana Jones*. Il faut escalader pas mal, le tout en passant dans des cavités d'eau parfois assez profondes. Arrivé au bout des gorges, il faut retourner par le même chemin... On a donc vite fait de passer sa matinée à Saklıkent !

* Amandine Canistro



Pierre Loti était aussi photographe



(Suite de la page 1)

De par leur aspect historique tout d'abord. Car pour photographier les rues d'Istanbul, Pierre Loti se servait d'un stéréoscope. « Les photographies de l'exposition sont pour la plupart des plaques stéréoscopiques sur verre. Rien que le procédé est intéressant » commente Anne Baradel.

De par leur aspect culturel ensuite, puisque les photographies de Pierre Loti renseignent le spectateur sur l'Istanbul d'alors. L'écrivain prenait des photos de son quotidien. Dans ses prises de vues, Loti ne cherche pas le pittoresque, mais

bien plus à rendre compte de l'atmosphère d'un quartier, donner à voir les occupations de chacun. Pour autant, il semble que le commandant du Vautour souhaitait faire correspondre Istanbul à ses fantasmes d'enfant. Mais pour le chercheur Bruno Vercier « la photographie permet à Loti de se débarrasser des ... clichés qui, parfois, encombrant ses livres. Ses photos, de ce point de vue, peuvent sembler bien souvent beaucoup plus moder-

nes que certaines pages de ses livres».

Une exposition pédagogique

L'exposition réussit très bien à mettre en valeur le travail de Pierre Loti. La première partie explique comment Pierre Loti, influencé notamment par son frère photographe, en est venu à la photographie.



Puis, les différents clichés sont regroupés par thématiques. Le visiteur peut ainsi découvrir le quartier de Sultanahmet, de la Corne d'or ou d'Eyüp, les marchés, les bars et les tavernes d'Istanbul ou encore, le Bosphore et la question de la mort, qui, avec celle de la fuite du temps, poursuivent Loti depuis son enfance telle une obsession.

Anne Baradel a également tenu à reconstituer un salon ottoman. Composé de tapis, de tabourets et de livres, il permet au visiteur de s'asseoir et de feuilleter des livres consacrés à Pierre Loti. « Je trouvais important de constituer cet espace, si les gens cherchent une précision concernant l'exposition, ils peuvent la trouver tout de suite. Moi-même, j'aime pouvoir m'asseoir pour lire, prendre le temps dans une expo » précise celle qui travaille sur cette exposition depuis le mois de novembre dernier. Celle-ci a pris le soin d'illustrer les photographies de Pierre Loti par des citations, extraites de ses livres ou de ses correspondances.

L'exposition, installée au sein de la galerie de l'établissement, rassemble près de 70 photos. « Les œuvres viennent de deux endroits : de la Maison Pierre Loti, à Rochefort et de ses descendants » indique Anne Baradel.

L'exposition présente un aspect pédagogique indéniable. Un jeu, inspiré du « Time's up », a été créé spécialement pour l'occasion. Il s'agit pour les élèves de faire deviner aux autres quelle photo ils sont



en train de regarder, à l'aide d'indices. « Quand on fait une exposition dans un lycée, c'est important que les élèves puissent en profiter. Ce jeu va les inciter à regarder les photos, à voir des choses qu'ils n'avaient pas vues. Ça leur fait aussi travailler le français et la description d'images » explique Anne Baradel.



Avec cette exposition, les visiteurs sont invités à découvrir Istanbul avec l'œil de Pierre Loti.

Lycée Notre Dame de Sion
Cumhuriyet cad no 127 Harbiye - Istanbul
Tél. 0 212 219 16 97

L'exposition durera du 26 septembre au 14 décembre 2013 (sauf les dimanches) de 11h à 18h et jusqu'à 20h les soirs de spectacles et concerts.

* C.G.

Anish Kapoor est à Istanbul !

Du 10 septembre 2013 au 5 janvier 2014, le Sakıp Sabancı Müzesi consacre une exposition à Anish Kapoor, « Anish Kapoor in Istanbul ». C'est la première grande exposition dédiée à l'artiste britannique à Istanbul. L'exposition est financée par Akbank, à l'occasion du 65e anniversaire de l'institution.

Anish Kapoor n'avait jamais exposé ses œuvres à Istanbul. C'est désormais chose faite. Du 10 septembre 2013 au 5 janvier 2014 le Sakıp Sabancı Müzesi lui consacre une exposition, « Anish Kapoor in Istanbul ». Celle-ci se concentre sur les sculptures de l'artiste réalisées en marbre, en albâtre, en onyx, en granit ou en grès, réalisées par l'artiste durant les trois dernières décennies. Là encore, c'est une première. De nombreuses pièces exposées n'avaient jamais été montrées au public auparavant, telle l'œuvre *Tongue*, réalisée en 1998. Il s'agit d'une immense langue sculptée dans un bloc de marbre.

Des œuvres intemporelles

En revanche, quelque chose reste immuable : les œuvres d'Anish Kapoor suscitent toujours l'étonnement, puis l'admiration. Les sculptures exposées au Sakıp Sabancı Müzesi ne dérogent pas à cette règle. Et pour cause ; un sentiment étrange envahit le spectateur lorsqu'il se retrouve face aux pièces en marbre de Kapoor. Il est étonné par la pureté des formes, par la perfection des courbes. Il s'interroge sur la profondeur de certains creux, tant Anish Kapoor parvient à créer l'illusion. Et, finalement, le spectateur se demande comment l'artiste a-t-il pu créer quelque chose d'aussi beau, d'aussi in-

temporel. Car les matériaux employés par Anish Kapoor sont toujours très bien travaillés, très bien « lissés ». Norman Rosenthal, le commissaire de l'exposition, explique très bien cela : « ce qui est remar-



quable dans les œuvres abstraites d'Anish Kapoor sur lesquelles nous nous sommes concentrés dans cette exposition, c'est qu'elles ont leur propre façon de définir le concept du temps. Quand on regarde ces sculptures en pierre, de nombreuses

perspectives concernant la philosophie du temps historique nous viennent à l'esprit. Ces sculptures invitent le spectateur à s'interroger sur les mystères du temps enterrés dans leur forme et leur subs-



tance. Et, peut-être, l'aspect le plus particulier de l'œuvre de Kapoor, et spécifiquement pour ces sculptures en pierre, est de paraître toujours jeune. C'est comme si on pouvait à peine évaluer leur moment de création. »

Né le 12 mars 1954 à Bombay, Anish Kapoor est un artiste britannique d'origine indienne. C'est l'un des artistes contemporains les plus connus dans le monde. Il est familier des œuvres monumentales. Il a notamment réalisé le *Sky Mirror* pour la ville de Nottingham, la *Tour Orbit* pour les Jeux Olympiques de Londres, et *Le Leviathan* pour l'édition 2011 de Monumenta, au Grand Palais, à Paris.

« Kapoor est l'un des seuls artistes qui suit les plus anciennes traditions, en creusant ou en modelant, pour réaliser des formes contemporaines, chacune ayant une signification individuelle et suggestive » poursuit Norman Rosenthal. En effet, les œuvres d'Anish Kapoor jouent beaucoup sur la suggestion, l'illusion et l'imagination. Du coup, chaque spectateur est invité à imaginer ce que l'artiste a voulu représenter.

Anish Kapoor s'est dit « enchanté de présenter [sa] première exposition principale en Turquie, à l'intérieur du musée de Sakıp Sabancı, et en extérieur dans les jardins, sur les rives du Bosphore. » Et on le comprend. Le cadre majestueux du musée met parfaitement en valeur des œuvres tout aussi majestueuses.

* Clémence Guerrier